

U of OTTAWA



39003004110796



A Lucien Robinet,
son admirateur et son
ami.

Louis Mandry

520-1A-325



ARIEL ESCLAVE

DEC 13 1972

LOUIS MANDIN

—

L'AUORE DU SOIR

—

Ariel esclave

— POÈMES —

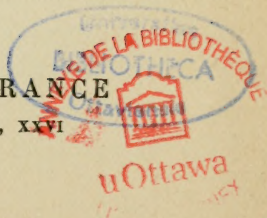


PARIS
MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXII



JUSTIFICATION DU TIRAGE :

782

Droits de traduction et de reproduction réservés.

PQ
2625
A723 A8
1912

PRÉFACE

Ce recueil ouvre une série qui portera un titre général : *L'Aurore du soir*.

Il est à mes yeux mon premier livre de poèmes. Il est vrai que j'en ai publié deux déjà (1905 et 1907) pour prendre contact avec les jeunes littérateurs. Je rejette ces fragments d'un feu qui manquait trop d'air, et auquel il m'arrivera toutefois d'emprunter çà et là quelques étincelles. Le matin de ma vie fut si nocturne et si souterrain qu'à l'approche du soir seulement, je puis entrevoir la naissance d'une aurore.

Un Chatterton : c'est par ce nom que parfois l'auteur de ces vers a été défini. Mais il est plutôt le contraire d'un Chatterton ; car ce qu'il cherche, même

dans les raisons de désespérer, c'est une force stimulatrice pour l'élan et la ferveur, et, quand il invoque la foudre, c'est pour lui demander, non la mort, mais la galvanisation. Si l'espérance lui était permise d'être quelqu'un, il voudrait qu'on reconnût en lui un poète qui a mis de la volupté jusque dans le *De Profundis*.

Avant tout, ce recueil est un chant, et pourquoi ne serait-il pas que cela ? Mais à qui lui demanderait un enseignement humain, il a quelque chose à dire. Il dit : Si vous êtes asservi aux besognes inférieures, et s'il y a en vous un Ariel enfermé, c'est-à-dire un sens ardent de beauté, de création, de vie et d'harmonie, il a le droit impérieux de vivre, et, s'il n'est pour vous qu'un don de souffrance, vous avez pourtant le devoir de le nourrir en vous, de le défendre contre toutes les laideurs ambiantes, contre tous les étranglements et tous les esclavages, contre les Ubu d'en haut et les Caliban d'en bas, contre le médiocratisme d'une société qui ne connaît que la vertu de l'argent, et qui broie entre ses lourdes mâchoires l'être pensant et fier, pauvre et solitaire.

Ce recueil veut dire encore : Il ne faut jamais consentir à déchoir, et il faut lutter inlassablement pour conquérir la Liberté, sans qui la vie n'est qu'un outrage. Il faudrait lutter, même si l'on n'avait plus

d'espérance, car la lutte inutile est du moins une noblesse. Le rêve isole, et l'isolement conduit à la douleur, mais aussi au divin. Il faut rêver, mais faire de son rêve un inspirateur de royauté intime et un allumeur d'énergie. Il faut tout comprendre et tout sentir... et cependant...

Et cependant, supporter toutes les abstinences, plutôt que de descendre dans la platitude et dans l'ornière, où l'âme d'Ariel se flétrirait, se glacerait, se perdrait.

Alors ? Alors, galvaniser le songe au point de le transformer en vie réelle, pour que cette virginité soit une grande fécondité, et pour qu'en naisse l'enfant de l'Esprit, l'ineffable, l'œuvre écrite ou parlée, gravée dans l'art ou projetée dans l'action, l'œuvre triste, mais ardemment voluptueuse.

La tristesse d'Ariel, la tristesse de ceux qui savent se créer une jeunesse intérieure, la tristesse de ceux qui ont pour devise : *Ne jamais abdiquer !* — cette tristesse-là est pleine d'une sève immense, qui contient tous les germes lyriques de la joie. Et puisqu'elle est mêlée à la ferveur, n'est-elle pas déjà de la joie profonde, captive, mais vivante comme les semailles sous la terre ?

Et maintenant, parlerons-nous littérature ? Non, pas

de tréteaux déclamateurs ! Pas de manifestes ! La vérité tient en ces neuf mots : *La tradition à la base, la liberté au sommet.* Mais pas d'école exclusiviste ! Ne devons-nous pas à toutes celles qu'illustra le génie ? Les classiques nous ont apporté le goût, la clarté, la mesure ; les romantiques, la révélation du lyrisme ; les symbolistes, l'alchimie subtile, la transmutation intime du subconscient en poésie. Et tout cela forme en nous un art complexe, qui ne peut trouver sa flamme et son harmonie que dans une communion d'amour avec la nature.

Pour mieux nous prendre et pour mieux se mêler à nous et, comme l'air et l'électricité, pénétrer en nous, cet art emprunte volontiers la figure changeante et multiple de la vision, de la métaphore, du symbole ; mais quand il fait cela, c'est pour être plus évocateur, c'est-à-dire plus lumineusement vrai, et, malgré la séduction des parures artificielles, il leur préfère le toucher nu du cœur. Aussi, je n'ai pas craint parfois d'accueillir des expressions ou des images pâlies et usées, et j'aurais été content qu'elles le fussent davantage, afin de pouvoir, à force de chaleur et de sincérité, leur rendre dans mon sein la vie et la jeunesse.

Et je n'ai pas accepté de symboles qui n'eussent di-

rectement leur source au centre de mon sentiment et de ma sensation, c'est-à-dire de ma vie même.

Mais à quoi bon ces détails, si la poésie, c'est la grâce qu'un mystère donne ou refuse, et qui n'est la propriété d'aucune formule ni d'aucun procédé ?

Décembre 1910



Ariel, je ne suis pas toi, mon Ariel.
Mais je connais la solitude
Où tu ne voyais plus les âmes ni le ciel,
Tellement te courbait contre le sol la servitude.

Ariel, je ne suis pas toi.
Tu es trop clair, trop beau pour ma pauvre nature.
Et pourtant, je te sens en moi ;
Car en moi j'ai ton aile et ta fierté qui me torturent
Et qui, dans le mystère intérieur, me transfigurent.

J'ai ton aile enfermée et captive, qui bat mon sein
A la place du cœur, à coups pressés et violents,
Ou doux comme mon rêve et lents.
J'ai ton aile qui bat la sourde clameur d'un tocsin.

Toi, fils de l'air, de la chaleur, de la lumière,
Moi, né pour vivre de tendresse et de pensée,

Nous fûmes prisonniers, au cœur des glaces de la terre,
Comme le cygne blanc que chanta Mallarmé.
Et nous n'étions plus là que deux ardeurs blessées,
Et tu fus le captif de Caliban et de sa mère,
La hideuse mégère,
Moi l'esclave des Calibans et des Ubus.
Et tourmentés et déchirés, mais non vaincus,
Nous luttâmes dans la prison aux froides serres,
Sous la brute méchante et les inconscients bourreaux,
Jusqu'au jour où, pour quelque temps, nous délivrèrent
Nos efforts et la bonne main de Prospero.
Et c'est pourquoi, bien qu'indigne, je suis ton frère.

Et maintenant encor, même sous Prospero,
Ton aile se débat, douce et pourtant sauvage,
Et, dans son horreur de la cage,
Elle veut s'échapper et s'enfuir dans la liberté,
Dans la lumière, et dans l'idée et la fierté,
Et vers la Lyre aérienne et ses orages...

Et tandis que, baissé, mon front rêve, pensif et sage,
Un battement, en moi, parfois se dresse avec fureur.

Je n'ai de toi que ton aile, mais c'est mon cœur.

ARIEL ESCLAVE

ARIEL SOUS CALIBAN

Ariel !... Ariel, enfant des lueurs pures,
Que dis-tu d'être là tombé sous Caliban,
Asservi par le rustre imbécile, insolent,
Toi l'essor, l'harmonie, et l'âme et la nature ?

Toi, pauvre et sans amis, l'esclave, et lui le Maître
Riche et puissant, suivi de flatteurs à l'œil louche !
Mais comment, lorsqu'il mit son gros pied sur ta bouche,
N'as-tu pas, de toutes tes dents, vengé ton être ?

Il t'aurait écrasé? Du moins, il n'aurait pu
Briser l'aile de ciel sous le talon mordu,
Sans qu'y frappât son sang comme un sceau de ta gloire,

Et si le crime bête est roi sur cette terre,
Devant ta noble mort empreinte de victoire
Ce sang du monstre aurait consolé la lumière.

ROSEAUX SENSITIFS

Oh ! nous ne pouvons plus supporter l'injustice !
La conscience est trop dans nos nerfs et nos os.
Et nous avons, pour nos douleurs et nos délices,
Un cerveau dans le cœur, un cœur dans le cerveau.

Chaque sensation est en nous une idée,
Hélas ! et chaque idée une sensation.
Toutes nos facultés sont en faisceaux dardées.
Pensante, la lumière, en nos yeux fécondée,
Nous laisse voir un prisme entier dans tout rayon.

Nous sommes les enfants des courants électriques,
De la vapeur grondant, du mystère expliqué,
Des rouages fougueux, éclatants et logiques,
Qui pénètrent nos sens de rythmes compliqués.
Et nous sommes aussi fils des roses mystiques
Où rêvent en parfums tous les dieux morts hier.

Nous avons trop de sensitives dans le crâne,
De flammes dans le sein, de clartés dans la chair,
Pour endurer encor le coup de pied de l'âne
Sans que s'allume, foudre à son sabot de fer,
Notre sang mis à nu, tout chargé d'âmes et d'éclairs.

ARIEL ESCLAVE

L'esclave au masque impassible travaille et rêve.
Il travaille, une chaîne attachée à son pied.
Il rêve sous l'étau qui serre un front broyé.
Pâle, Ariel sous Caliban travaille et rêve.

Le soleil fait germer les ailes et les sèves.
Et l'esclave, sentant l'astre à sa chair mêlé,
Regarde au ciel mauvais ce bourreau sans pitié
Qui met sous le carcan des ailes et des sèves.

Si de ses yeux, comme une âme fuyant l'enfer,
Une larme tombait tout à coup sur ses fers,
Elle les rongerait ainsi que la mort ronge,

Elle les percerait de son acide ardent.
Mais le cœur du captif, pleurs fiers, vous dévorant,
Vous consume dans un farouche orgueil de songe.

UNE VOIX DIT :

Tu sentiras le poids de l'incommunicable,
Sous lequel est tombé Nietzsche, le front brisé.
Tu seras l'isolé, le muet et le dissemblable,
C'est-à-dire le méprisé.

Car sous tous les Homais qui brassent des affaires,
Et sous les Caliban,
Toi, tu ne seras rien qu'une sensitive étrangère,
Rien qu'un frisson chantant, —

Oh ! chantant, mais si bas ! chantant dans l'être intime
Que pourrait seul entendre
Un cœur brûlant et calme, et recueilli comme un abîme,
Et plein de la douceur, toute chaude encor, qu'a la cendre.

LA JEUNESSE LOURDE

Et les jours et les jours, les jours après les heures,
Les mêmes jours, les mêmes ans après les jours,
Ces éternels qui sans avoir pu vivre meurent,
Las d'avoir vu râler la jeunesse sous les pieds lourds,
De n'avoir apporté qu'un fiévreux et vide servage,
Ces heures et ces jours et ces ans sont plus lourds
Que des monts de serpents grouillant jusqu'aux nuages,
De serpents froids qui lents ramperaient, pèseraient,
Sur ton sein embrasé pèseraient, ramperaient,
Ramperaient...

LES LARMES LOURDES

Celui qui sourdement a vécu dans l'exil
Où nul cœur ne comprend le chant du cœur subtil,
Celui qui traîne dans sa jeunesse fanée
Une fière douleur que nul n'a soupçonnée,
Une douleur qui ne peut pas avoir d'échos
Et le sait et renferme en elle ses sanglots,
Celui-là porte un faix plus lourd sous l'aube blonde
Qu'Atlas à qui les dieux faisaient porter un monde.
Quand on doit les garder captives au désert
Ardent, profond et clos du cœur jamais ouvert,
Les larmes pèsent plus que le bronze et le fer.

L'AUORE UNIVERSELLE EN TOI

Va, soulève pourtant ton front vers l'avenir !
Ne maudis pas l'azur, et ne blasphème pas l'aurore !
Tu es l'aurore,
Toi le foyer sensible où ses rayons viennent s'unir,
Ses chauds rayons sonores,
Tout pleins des univers qu'ils sont allés épanouir,
Pleins des germes qu'ils ont ouverts et fait fleurir,
Pleins du feu des yeux bleus, paradis qui fondent en âmes,
Et des yeux noirs, brûlant comme des enfers qui se pâment
Et, gouffres d'amour, nous réclament.
Et pleins des baumes, des fontaines, des rameaux,
Des airs que leurs baisers ont appris aux oiseaux,

De l'intime frisson de nos chairs qu'ils caressent,
Des fronts nimbés, des auréoles et des tresses,
Et pleins des souffles, pleins de l'infini flottant
Parmi les floraisons et la jeunesse du printemps,
Et pleins des vols altiers, pleins des foules couleur de fête,
Pleins de toute la vie, où la mort même éclate en chants,
Pleins de tout ce qui doit composer un poète.

Tout cela, pour former et projeter vers l'avenir
Un rythme aux voix d'ardeur qu'on entendra bondir,
Vient en rayons dans toi se condenser et resplendir.

Tu es elle où tout vibre et se transfigure en beauté,
L'Aurore ! Et sous son poids le singe pourrait l'aplatir !
Et des gueules pourraient la happer, la brouter
Comme un rosier de mai, jusqu'au fond de ton cœur hanté !

UNE VOIX CRIE

Celui qui s'est laissé tuer par les Barbares
N'aura pas le refuge où l'on étend les morts.
La terre avec dédain va rejeter son corps.
La terre ne veut pas ce reste des Barbares.

Ces mains que sous l'affront on ne vit que se tordre,
Ce cœur qui fut rongé dans l'ombre sans combats,
La terre n'en veut pas. La terre ne veut pas
Ces dents dont les sanglots se brisèrent sans mordre.

Le lâche n'a pas droit au berceau funéraire
Sous l'arbre résistant et sous les roses fières,
Pour y boire leur sève et dans leur sein fleurir.

Toi qui fus l'âme et te livras au Groin avide,
Cherche un asile hors de la terre où, splendide,
Tout revit, toi qui n'as, si mal, su que mourir.



Car tu devais défendre et venger la lumière,
L'aube étouffée en toi, la sève et le grand vent,
Les morts qui t'ont laissé du feu dans leur poussière,
Pour qu'il brûle à ton souffle et s'y mêle au monde vivant.

Car l'espace, car la nature et ses semences,
Les astres de la tombe et l'orage des cieux,
C'est toi, puisque tu es toute leur conscience,
Toi roseau sensitif, perdu sous les Ubus visqueux.

Sois l'Énergie ! Arrache au joug, à l'agonie,
Ton front, ton sein, pour délivrer, avec ta vie,
L'âme des dieux penseurs, l'âme altière de la beauté,

Les germes qu'on écrase et qui crient dans la fièvre,
Et l'aurore qui vierge a dans ta voix chanté,
Elle que souriaient, en saignant sous les pieds, tes lèvres !



Chaque minute est un crime lorsque la bête
Tue un songe, une idée, un espoir, un rayon,
Qui couvait la Beauté nouvelle dans ta tête.
C'est que nous avons tous ici-bas notre mission.

Elle nous prend, nous attire comme une sphynge.
Turcaret et Lechat, Caliban, les Ubus
Ont la leur : agrandir la royauté du singe.
Et la tienne est ceci : ressusciter les dieux perdus,

Les redresser en nous malgré nos platitudes,
Pour que, dans le bonheur ou dans la solitude,
Ils croient à l'homme encore, au pur honneur, au fier amour.

Grâce à toi, pâle Eden foudroyé qu'ils respirent,
Toi, rythme de leurs chants, lumière de leurs jours,
Ariel, libre enfin, qui pour aile ouverte as la Lyre.

LA CUIRASSE

O mon âme, ô mon Ariel qui fus si beau,
Mais qu'ont courbé les tâches lourdes et vulgaires,
Écoute mon secret ! Il est plus grave qu'un tombeau,
Plus utile que la lumière.

Ecoute, il est banal, certe il est banal, mon secret.
Mais écoute-le bien ! C'est le sauveur de qui veut vivre.
Il tient en ces deux mots où s'attachent toutes mes fibres
Et que le vent des nuits fait murmurer, même aux cyprès :
Sois libre ! Sois libre ! Sois libre !

Mon Ariel, écoute encor
Un secret que j'appris : N'attends pas que l'on te délivre !
La justice ne viendrait pas. Si tu veux vivre,
Ne compte que sur toi, si tu ne veux pas rester mort !

Mon Ariel, écoute encor

Le secret que j'appris, après les élans, les efforts,
Le secret que bien tard j'appris avec remords !
Chez les sages marchands et les Barbares ivres,
Ne sois plus nu du cœur et désarmé du corps.
Si tu veux vivre, si tu veux être enfin libre,
Il faudra conquérir une cuirasse d'or.

Ah ! non pas cet or faux que recouvre comme une écorce
La rouille et le poison des consciences torses ;
Mais l'or pur, éclatant, vrai comme cette force
Qui sait guider l'aimant vers l'étoile du nord.

Toi, pour te libérer des hommes et des brutes,
Des bons et des méchants, des dieux mêmes et des bourreaux,
De Caliban, de Prospero,
La cuirasse d'or chaud
Seule te conduira vers un avenir de héros,
En te maintenant droit et debout dans la lutte.

Allons, marche, fais sa conquête, et plaque-la
Sur tes membres que les noirs jongs ont déjetés !
Qu'elle dresse ton corps dans le fauve et sonore éclat
Sur qui les coups se brisent sans porter !
Que deux noms soient écrits sur ses deux faces de clarté :
En dedans, Discipline ; au dehors, Liberté.

BÉNÉDICTION

Écoute encor ceci ! Quand sera brisé l'esclavage,
Ne le maudis pas trop, car il créa de la beauté !
Oui, parce que ton cœur n'a jamais voulu l'accepter,
Il t'a mis hors du temps, hors des vivants, hors de ton âge.
Mais parce que jamais tu ne l'as accepté,
Il t'a rempli d'une invisible majesté.

Ah ! serf lié dans l'ombre à la vulgarité !
Il t'a mis hors de tout, — hors de toute vulgarité ;
Car il t'a repoussé dans ton cœur, hors des choses.
Et, t'enfermant dans ta fierté,
Il a fait de ton être une tombe pensante et close.

Mais t'isolant, il t'ouvrit l'infini.

C'est quand aucun bonheur matériel ne s'interpose

Que les déshérités peuvent voir à nu l'infini.

C'est pour n'avoir pas eu la douce étreinte où l'on repose

Que tes bras ont appris

A poursuivre, à presser sur ton sein l'infini.

Et l'infini divin a couché dans ton pauvre lit.

Et si tu peux cueillir et baiser un jour une rose,

Dans ce baiser profond tu feras fleurir l'infini.

VIRGINITÉ

Mon Ariel, âme affamée
D'extase et de logique, et de lyrisme et de justice,
Et de simple bonté fraîche comme un calice
De rose qui se sent aimée,

Cœur d'enfant tendre, esprit d'orgueil, blessé farouche,
Toi qui, même ployé sous les ordres d'Homais,
Même quand tu crachais le sang à pleine bouche,
Ne demandas pas grâce et ne te résignas jamais,

Mon Ariel, ô mon âme qui n'es pas moi,
Mais dont j'eus la ferveur et la haute souffrance,
Écris avec ton sang sur ton cœur d'esclave et de roi :
Espérance !

Les ans mauvais ont pu t'étouffer et te déchirer.
Mais une arme, la plus puissante et la plus belle,
Te reste pour te délivrer,
Et je vois son éclair au fond de tes prunelles,
Au fond où le divin, trop fier, se cache pour vibrer.

Va, tu seras l'espoir, la jeunesse que rien ne tue,
Tant que tu garderas, sous les outrages odieux,
Alors que tout se prostitue,
Cette Virginité dans la profondeur de tes yeux.

ARIEL SE PARLE

L'AGE D'ARIEL

Ah ! mon âge ? C'est vrai que d'autres ont un âge.
Mais moi, je n'en ai point. Quand chantait le printemps,
Je rongais sans un bruit l'ombre dans une cage,
Et puis, cela dura je ne sais quel éternel temps...

J'avais l'âge indécis qu'en leur sommeil pesant
Ont les ailes de mai qu'on cloua dans leur nid, —
L'âge obscur d'une vie enfermée au néant
Et qui rêve d'avoir l'âge de l'infini, —

L'âge perdu d'un cœur qui battit au néant,
Au néant qui n'a pas compté ses battements.

Mon âge? Sous la terre, un germe qui veut naître.

Mon âge? C'est celui qu'un soir j'aurai peut-être
Si, pour m'y faire éclore, y vient l'aurore du printemps.

O LIBERTÉ !

Un frais soleil d'enfance et de songe, et puis rien !
La geôle, étroite ainsi qu'un carcan qui nous presse !
C'est étrange à penser que des dieux jusqu'aux chiens,
Moi seul je n'eus pas de jeunesse.

Mais n'en ai-je pas eu vraiment ?
Et n'ai-je pas son âme en qui ma vie encore
Se consume dans un muet palpitement,
Comme si dans le soir et son couchant dormant,
Brûlait sans éclater et se dévorait une aurore ?

Et parfois, n'est-ce point comme une renaissance,
Après le jour esclave et si vieux, de pouvoir
Au bord d'une eau qui luit, dans l'ombre et le silence,
Aspirer, longuement, l'aurore dans les souffles noirs ?

Liberté ! liberté du souffle dans l'air noir !

L'AMOUR MORT

C'est une volupté, peut-être la meilleure,
Si la plus triste est la plus douce,
De s'en aller la nuit, quand on ne sait plus l'heure,
Dans le printemps, parmi les caresses qui poussent
De la terre en éveil et dans les arbres chantent,
Et, dans les infinis, en étoiles fermentent,
C'est une volupté, peut-être la meilleure,
De t'en aller dans la sommeillante lumière
Qui semble un paradis tombant pâle en poussière,
Et de tirer de ton sein chaud, sous les lueurs,
L'enfant qui tout le jour, dans la trompeuse attente,

Est demeuré caché, blotti contre ton cœur,
L'Amour, mort de n'avoir jamais vécu la vie,
D'avoir en lui couvé la sève et la chaleur,
Et les vendanges glorieuses et meurtries,
Et de n'avoir, ainsi que la vierge Ophélie,
Etreint de tout cela qu'un rêve aux sombres fleurs,
Et de n'être pour toi maintenant qu'un remords
Immobile, sur qui ton souffle ardent soupire,
Tandis que dans tes bras tu baises ton trésor,
Sans bruit, et que tes yeux, fixés sur l'Amour mort,
Voient, blancheur dans ton ombre encore, son sourire.

Et solitaire, il envahit tout l'horizon,
Ce sourire.
Il est dans la clarté qui descend sur mon front.
Il est dans les vapeurs qui montent du gazon,
Et qui se mêlent si doucement aux rayons
Que l'on dirait dans l'air paisible une liqueur
Faites pour enivrer un cœur.
Et l'espace, avec tous ses lointains, ses essors
De calme et de beauté lunaire et d'ombre lasse,
Et son âme de vents et d'étoiles, l'espace
Est tout entier le sourire de l'Amour mort.

Cher Amour mort !

Il chante, ton sourire, il chante ;

Car le silence clair-obscur où sont volantes

Les cendres d'anciennes urnes,

Le silence, battu par mon sang vibrant que tu hantes,

Fait, je le sens, courir dans la nuit scintillante,

Un impalpable archet sur les rayons nocturnes...

Ce grand silence qui ressemble à ta pâleur,

Ce grand silence et cette brise, Amour,

Et la musique de ton sourire, et ce jour

Dans cette nuit, et ces lueurs qu'effleure

L'archet de vie... écoute, écoute ! ces lueurs

Sont tes fibres de chair, palpitantes toujours,

Et tout ce clair de ciel est un jet de ton cœur,

Et ce clair d'un monde est l'Amour.

Tu vivrais donc ? Et cependant ne t'ai-je pas

Vu mourir, te glacer lentement dans mes bras ?

Mais ton sourire est répandu dans la nature ;

Et pour l'avoir baisé si longtemps dans mes bras,

Pour m'en être imprégné dans la tendre torture,

Dans tout je le retrouve à présent, ton sourire,

Dans l'air et la lumière et tout ce que respire

D'infini l'humaine, oh ! si bornée aventure.

Je suis moi-même un peu de ton sourire, Amour.

Pourtant, n'es-tu pas mort de la trop longue attente,
Quand l'espérance et le désespoir tour à tour
T'eurent meurtri, brisé sous leurs mains épuisantes ?
Et ne suis-je pas mort aussi de ta mort lente ?
Ne suis-je pas mort et vivant ?

Je suis ce mort et ce vivant
Qui pour renaître boit le sang de ses blessures
Et, chaque fois, y puise une flamme plus pure ;
Car c'est toujours de la poussière et du néant,
C'est toujours de la douleur qu'ivre
Un nouveau printemps sort ;
Et ceux-là ne savent pas vivre
Qui n'ont jamais subi la mort.

Mais rien ne meurt. Tout n'est que sommeil et réveil.
Nous pourrions, sous la tour nocturne d'Elseneur,
Ranimer Ophélie en son grand lit de pleurs,
Où son rêve encor cherche un froid bouquet de fleurs.

Amour, puisque la mort elle-même est vivante,
Réveille-toi sous mes baisers qui te tourmentent !

Cueillons les roses, les plus chaudes de soleil,
Du soleil qui dans moi, qui dans toi toujours veille,

Cueillons les roses de ton cœur,
Amour, et semons-les cette nuit sur les eaux,
Tes roses blanches, mes roses rouges, dans l'eau
Semons-les en guirlandes fraîches, en faisceaux,
Et couvrons en chantant, couvrons tout son tombeau,
Tout le lac sans fond d'Elseneur,
Amour, sous les Edens de roses de nos cœurs.

Puis en priant, penchons-nous sur le flot muet !
Et nous verrons, vers ces douces choses qu'il porte,
Une petite main, pour en faire un bouquet,
Mystérieusement se lever de l'eau morte.

Amour, puisque la mort elle-même est vivante,
Réveille-toi sous mes baisers qui te tourmentent !

LA TEMPÊTE

La tempête au grand vent lyrique et furieux,
Qui noire bat ton âme et rouge mord tes yeux,
Ne la maudis jamais, car en elle s'éploie un dieu !
Et s'il t'emplit de foudre aérienne et s'il te brûle,
N'éteins pas son feu d'or qui sous ta chair circule,
Car ce serait éteindre en toi l'astre et les cieux !
Et si tous les échos de l'orage superbe
Frappent ton cœur comme des ailes d'oiseaux fous,
Crains l'heure où dans les échos morts mourra le Verbe,
La Vie, et crains, hélas ! la nuit sans forme et sans remous !
Crains le silence où rien ne mord et rien n'arrête,
Où sans brûler et sans souffrir, froid et perdu,
Et traînant le cadavre immobile de la tempête,
Qui portait la divine Espérance en ses flancs de bête,

On sait qu'on est vivant, mais on ne le sent plus.

L'ECHO BRISÉ

L'Echo, miroir des voix, s'est brisé cette nuit,
Pour avoir trop été frappé par la rafale.
Dans l'ombre impénétrable on n'entend plus un bruit.
En silence, les douze glas noirs de minuit,
Sans pouvoir s'en aller éveiller les étoiles,
Sont dans mon cœur ensevelis comme en un puits...

Tellement il fait noir dans cette mort de la rafale...
Tellement il fait noir au miroir brisé de la nuit...
Tellement il fait noir, dans le cœur seul en l'infini...

POURTANT !

Et pourtant, je ne suis pas mort.
Et je pourrais aimer, souffrir, chanter comme les forts,
Si la nuit n'était pas si vaste autour de moi.
Mais rien ne sait, dans cet insensible néant,
Que dans un coin de l'ombre il est encore un Tremblement.
Et c'est moi, qui ne suis qu'un tremblement de froid,
Moi qui tressaille tout entier, comme ce chant
Qui grelotte et tout bas, farouche, expire entre mes dents...

LA PRIÈRE DANS LES TÉNÉBRES

Oh ! s'il est quelque part encore une lueur,
Une lueur dormante, au cœur éteint de la douleur,
Eveillez-la ! Rallumez-la !

Ciel enfui, ciel perdu, j'appelle ton tonnerre.
Donne tes feux à l'ombre et ta bonne foudre à la terre !
Ta foudre qui grondait, réveille-la, rallume-la !

Mais tout est mort, dissous dans la brume aux visqueuses serres

Je ne peux plus crier, puisque les vents sont morts.
Je ne peux plus crier, dans l'ombre où s'est noyé mon sort.
Je ne peux plus crier qu'en mon cœur d'où nul son ne sort.

Oh ! s'il n'est plus de ciel,
Si l'on ne doit plus voir de l'azur et des ailes,
Réveillez, rallumez l'Enfer !

Et s'il n'est plus de place pour lui
Dans ce sourd infini de la nuit,
Prenez ma chair qui meurt ! Rallumez l'Enfer dans ma chair !

Et qu'elle soit, dans ce néant,
Quelque chose qui râle et souffre, mais qui luit,
Une torture de lumière qui sourit,
Une torture, mais qui vit !...

L'Enfer vaut mieux que le Néant.

FERVEUR

Il ne faut pas prier avec tes lèvres.

Nul n'entendrait.

Et c'est plus lourdement que l'ombre sur toi pèserait.

Ta prière, qu'en flamme elle s'exhale de ta fièvre,

Et qu'elle soit l'élan d'or de ton cœur muet,

Mais recueille avant tout les flammes exilées !

Fais de ton être intime le refuge

De la foudre qui s'est du ciel mort en allée !

Couve-la dans ta chair et qu'y batte son âme ailée !

Sois son arche dans les ténèbres en déluge !

Foudre, soleil, amour, toute flamme est féconde,
Marche dans le néant ! Marche et, dans la nuit, attends l'heure
Quand elle sonnera dans ta fervente, intérieure
Douleur,
Ouvre, fût-ce d'un coup de lame, ouvre ton cœur,
Et que la foudre en coule et se répande sur le monde,
Et qu'elle soit l'aurore, et soit l'ardeur et la ferveur !

Ferveur ! Ferveur !

L'OMBRE DES COUPLES

MA JEUNESSE

I

Celle dont la voix n'est qu'un écho :

« Je veux que mon baiser ne te frôle qu'à peine,
Pour que son fin toucher n'allume pas ton front.
Et mon pied se fera léger comme une haleine
Pour que ses pas ne troublent point ton cœur profond.

« Je viendrai près du lit où somnole et s'agite
Ta fièvre... Et sans parler, je calmerai ton sein,
Car je mettrai sur ton cauchemar qui palpite
Mon regard bleu, chargé d'auréoles sans fin.

« Puis relevant un peu mes prunelles pensives,
Je voilerais leur flamme avec mes blonds cheveux,
Pour qu'y repose en paix ton âme sensitive,
Ton âme, tout entière attirée en mes yeux.

« Quand tu t'éveilleras dans ta chambre si noire,
Tu chercheras encor l'éclair de ma beauté,
Et, noyé de regrets, tu ne voudras pas croire
Que je n'étais qu'une ombre et n'ai pas existé.

« Fantôme exhalé de toi-même.
J'étais toi-même
Et n'ai pas existé. »

II

Si tu pouvais être vivante,
Ma chère amour...
Si tu pouvais être vivante,
Ombre faite de moi, qui charmes et tourmentes
Mes nuits, mes jours...

Je te prendrais la main comme on prend une rose,
Si délicate qu'en l'aimant, à peine j'ose

L'effleurer de caresses.

Toi, tu prendrais mon âme, et nous irions ensemble,
Dans l'été qui se meurt, dans les espoirs qui tremblent,
Découvrir ma jeunesse.

Elle que je n'ai pu ni saisir ni connaître,
A ton souffle elle éclaterait dans tout mon être,
Faisant crier ma bouche.

Mais ne ris pas trop fort, et garde d'effrayer
Le nid intérieur des oiseaux prisonniers
Qui dans moi s'effarouchent !

Ils ont si peur, ayant toujours vécu sans fleurs,
Et sans lumière et sans amour, ils ont si peur
D'être si ridicules !

Viens, et goûtons sans bruit ma jeunesse à tes lèvres,
Et voyons s'il n'est pas une aube dans les fièvres
Du soir, au crépuscule.

Comme une aurore, en tes cheveux la nuit est blonde...
J'écoute sous nos pas gémir les sources trop profondes...

III

Ma jeunesse est, sous l'ombre, une source immense et profonde.

ARIEL ET LA VIE

Quand un soir je verrai paraître enfin la Vie,
Je la prendrai, sans rien lui dire, dans mes bras.
Et nous ne crierons pas, nous ne parlerons pas,
Car la douceur en nous sera suprême et recueillie.

Mais je lui montrerai mes deux lèvres, meurtries
D'avoir baisé, d'avoir longtemps mordu tout bas,
Si loin d'elle, une rose aussi noire qu'un glas,
Et dont les dards aigus sont dans ma chair endolorie.

Et ma bouche, en pressant cette Vie enfin mienne,
Sentira remuer ces épines anciennes,
Pauvres épines, tout ce qui me reste du printemps.

Mais le printemps caresse encor quand il déchire.
Et c'est pourquoi ma bouche est un baiser en sang,
Où l'épine et la rose ont empreint le même sourire.

LES DEUX PRINTEMPS

Celui de l'autre année et celui d'à présent,
Sous le soleil de mai, se sont rencontrés sur la route.
L'un était blond, couvert de fleurs que les vents goûtent.
L'autre, nu comme Job, avait déjà des cheveux blancs.

Et le plus jeune, alors : « Frère, vois ma couronne !
Elle ceint tout mon corps, et la lumière y resplendit.
Je suis riche : veux-tu cette fleur ? Je la donne. »

Mais l'autre répondit :

« Enfant, garde ta fleur et tes couronnes éphémères !
Garde-les bien ! Tu n'en auras pas trop pour toi.
Mes mains furent toujours aussi vides que la misère .
Mais le riche, c'est moi.

« Quand je suis né, l'hiver qui régnait étreignit ma vie.
Il ne s'en alla point. Il me mordait tout bas.
Les oiseaux se taisaient devant ma jeunesse meurtrie.
Les fleurs ne poussaient pas.

« Le froid, la mort soufflaient sur ma face pâle.
Un opaque brouillard effaçait mon chemin.
Et lentement, amère et mauvaise comme une lie,
L'ombre qui m'entourait pénétra, plongea dans mon sein.

« Au loin, il faisait doux. Au loin, des hommes et des femmes
Passaient enlacés, beaux comme un mirage où rit le jour.
Et frémissant, muet, tout seul avec mon âme,
J'errais, moi né pour l'aube, et la joie, et les chants d'amour.

« Et j'étais comme un grand cauchemar dans un piège.
Et j'aurais voulu fuir, éclater et je restais là,
Glacé dans le poignant et mortel sortilège.
Et mes cheveux prenaient la couleur des linceuls de neige

« Mais pourtant, c'est alors que le prodige commença.

« Les sèves qui dormaient, rêvaient, gémissaient dans mes veines
Se mirent à souffrir cruellement, et fermentèrent,
Et sous ma chair et dans mon triste sang poussèrent
En roses, en verveines,
Comme un miracle obscur qui monte sous la terre.

« Et des rameaux féconds étendirent en moi leurs trames.
Et tout mon cœur ne fut qu'un nid
Où des oiseaux chantaient et couvaient leur épithalame,
Bien que ce cœur fût enclos dans la nuit.

« Et maintenant je vais, j'écoute, enfermé dans moi-même.
Et j'ignore mon âge et méprise la mort,
Car ce qui vit sous cette chair souffrante et blême
Est trop ardent, trop fier pour dépendre du sort.

« J'ai vaincu le destin, j'ai vaincu les forces impures.
Ma flore échappe au monde, elle échappe à la faux du Temps.
Et je suis le triomphe, étrange et doux, de la nature,
Et je suis seul, hélas ! car je suis seul le vrai Printemps.

« Nul être extérieur ne peut se douter de ces choses.
Tous ces infirmes, qui ne voient qu'avec leurs yeux,
Me croient un pauvre hère abandonné des cieux.
Ils ne voient pas en moi les épines pleines de roses,

Où le miracle saigne, et sourit et repose.
Et j'en suis déchiré, mais c'est la torture d'un dieu.

« Garde bien, mon enfant, ta robe de fleurs féminines,
Que flétrira la première main qui lutine !
J'ai mes viriles fleurs, sombres reines de miel,
Que dans ce corps chétif rongent des abeilles divines.
Sans cesse renaissant sous les dards et sous les épines,
Un jour, hors de mon sein, leurs corolles, leurs étamines,
S'envoleront au vent lyrique jusqu'au ciel,
Avec mes chœurs d'oiseaux, qui chanteront sur les collines
Que voici le Printemps, le Printemps éternel. »

LE CHANT DES CYGNES MORTS

O Beauté ! que de fois je t'ai de loin suivie,
Que de fois ! et pourtant je ne sais pas ton nom.
Je le flatte inconnu, je l'appelle ma vie,
Et je l'évoque ainsi qu'un mystère profond.

Il m'est si cher quand, vierge et m'effleurant peut-être
Dans l'ombre où tu parlas, frais il fuit mon baiser,
Que j'ai l'envie et j'ai la peur de le connaître,
Et c'est comme un trésor que l'on craint de briser.

Car l'air serait trop rude à son intime grâce,
Et toi seule pourrais me le dire, à voix basse,
Sans que le charme en fût tout à coup profané,

Ce nom qui m'est si familier et que j'ignore,
Et que mon rêve écoute en cet hymne où s'éplorent
De beaux cygnes blancs, morts la nuit où je suis né.



Le chant des cygnes morts s'insuffla dans mon âme
Quand je naquis. Il y palpite à tout moment ;
Et je l'entends frémir comme un épithalame
Dont la voix s'est perdue et qui se cherche vainement.

Seul je l'entends. Je suis sa tombe, qui le garde
Impuissant à voler vers l'aube et ses vents d'or.
Et si la Beauté passe et parfois me regarde,
Rien ne lui dit qu'en moi, j'ai pour elle encore un trésor.

Pour l'emporter, cet hymne, aux échos où l'on dure,
Nul mot n'est assez dieu, nulle brise assez pure.
Quels baisers inconnus lui prêteraient leur aile un soir ?

Mais les cygnes sont morts, la blancheur est partie,
Laisant un chant muet dans un refuge noir,
Une dormante extase en mon être intime engloutie.



Et c'est comme un abîme en qui la foi succombe,
Quand le poète a bien compris que de ses chants,
Qu'un fol espoir voyait s'élever sur sa tombe,
Le seul divin, le seul, le seul est l'enterré vivant,

Celui qui n'est qu'un long adieu dans un mystère,
Et qui n'a pas de voix et n'aura point de nom,
Car il est trop l'Esprit sous l'humble chair de terre
Et s'évanouirait au lourd et froid toucher des sons.

Il est trop la fluide, indicible nature.
Et tandis qu'il est toi, te grise et te torture,
C'est comme si la Vie et la Mort, au cœur de ton cœur,

S'accouplaient, et, dans ton silence pâle closes,
Dans un enlacement solitaire et rêveur,
S'aimaient, se confondaient, même frisson et même chose.

POURSUITE VAINÉ

Torturé d'un fougueux, tendre et jaloux ennui,
L'amour cherche à saisir de ses mains, de sa bouche,
De tout son être, hélas ! suppliant et farouche,
L'Infini qui l'attire, et l'appelle et le fuit.

Il fuit, chimère, et de sa robe lumineuse,
Qui jette des éclairs jusqu'au fond du néant,
Des papillons blessés et des oiseaux sanglants
Tombent avec des fleurs sur la route rêveuse.

Courant, l'Amour les foule et bondit, acharné
A s'unir au fantôme, au monstre bien-aimé
Qu'il croit tenir et dont le souffle est sur ses ailes.

Mais comme s'il n'était qu'un mirage de cendre,
L'Insaisissable échappe à travers l'enfant frêle
Et prend tous ses baisers sans jamais les lui rendre.

MUSIQUE ET DANSE

Si je pouvais prendre ton rire
Dans le creux de ma main,
Et l'y faire bruire
Comme un grelot divin,
L'écoutant sans rien dire
Jusqu'à demain matin,

Les étoiles, ces fleurs du vide,
Qu'on voudrait caresser,
Dans les grands cieux limpides
Se mettraient à danser
Une valse fluide
Qui viendrait m'enlacer.

Et grisé sans le dire,
Dans la valse sans fin
Je perdrais mon chemin,

Pour avoir fait danser ton rire.

CHEMINS DE FER

PARIS - LYON - MÉDITERRANÉE

LITTORAL DE LA MÉDITERRANÉE



LA CÔTE D'AZUR (Cap Martin)

Hiver 1910-1911

SERVICES RAPIDES

PARIS-COTE-D'AZUR

Côte d'Azur rapide

Train extra-rapide

de nuit

ALLER		STATIONS	RETOUR	
Côte d'Azur Rapide (1)	Train extra-rapide de nuit (2)		Côte d'Azur Rapide (1)	Train extra-rapide de nuit (2)
9 mat.	7 20 soir	dép. PARIS.....	arr. 10 15 soir	10 40 mat.
7 25 soir	6 37 mat.	arr. Marseille.....	dép. 11 42 mat.	11 25 soir
8 26 —	7 52 —	Toulon.....	10 28 —	9 58 —
9 17 —	9 43 —	Hyères.....	8 47 —	8 8 —
9 49 —	9 28 —	Saint-Raphaël-V.....	9 46 —	8 24 —
10 22 —	10 1 —	Cannes.....	8 35 —	7 51 —
12 9 mat.	11 55 —	Grasse.....	6 57 —	7 4 —
10 58 soir	10 40 —	Nice.....	8 5 —	7 17 —
11 22 —	10 59 —	Beaulieu.....	7 46 —	6 58 —
11 32 —	11 10 —	Cap-d'Ail-la-Turbie.....	7 35 —	6 48 —
11 38 —	11 16 —	Monaco.....	7 29 —	6 42 —
11 43 —	11 22 —	Monte-Carle.....	7 24 —	6 36 —
11 53 —	11 33 —	Cabbe-Roquebrune.....	7 13 —	6 23 —
12 1 mat.	11 41 —	Menton.....	7 5 —	6 15 —
12 15 —	11 54 —	arr. Menton-Garavan.....	6 52 —	6 3 —
12 27 —	12 6 soir	dép. Vintimille.....	6 40 mat.	5 51 soir

Train de luxe CALAIS-MÉDITERRANÉE (Wagons-Lits et Restaurant)

(1) Côte d'Azur rapide. — Voitures de 1^{re} classe à bogies et à couloir (sans supplément). Lits-Salon, Wagon-Restaurant

Au départ de Paris

- Du 3 au 30 Novembre, les Lundis, Mercredis, Jedis et Samedis;
 Du 1^{er} au 31 Décembre, tous les jours, sauf le Dimanche;
 Du 1^{er} Janvier au 30 Avril, tous les jours;
 Du 1^{er} au 30 Mai, les Lundis, Mercredis, Jedis et Samedis;

Au départ de Vintimille

- Du 7 au 30 Novembre, les Lundis, Mardis, Jedis et Samedis;
 Du 1^{er} au 31 Décembre, tous les jours, sauf le Dimanche;
 Du 1^{er} Janvier au 30 Avril, tous les jours;
 Du 1^{er} au 20 Mai, les Lundis, Mardis, Jedis et Samedis;

(2) Train extra-rapide de nuit

Voitures de 1^{re} classe à bogies et à couloir (sans supplément). Salon à Lits complets, Lits-Salon avec draps et Lits-Salon, Sleeping-Car, Restaurant au départ de Paris

Au départ de Paris

- Du 23 Novembre au 17 Décembre, les Mercredis, Samedis et Dimanches;
 Du 18 Décembre au 30 Avril, tous les jours, sauf le Jeudi;
 Du 1^{er} au 10 Mai, les Mercredis, Samedis et Dimanches;

Au départ de Vintimille

- Du 25 Novembre au 16 Décembre, les Lundis, Vendredis et Dimanches;
 Du 20 Décembre au 30 Avril, tous les jours, sauf le Jeudi;

A l'aller, ce train ne prend de Voyageurs a Paris, que pour Marseille et au dela. Par exception, y sont admis, à tous ses points d'arrêt, dans la limite des places disponibles au moment de son passage, les Voyageurs pour Marseille et au dela.

Au retour, ce train ne prend de Voyageurs que dans les gares du littoral jusqu'à Marseille inclus et a destination de Paris seulement. Par exception, y sont admis, à tous ses autres points d'arrêt, dans la limite des places disponibles au moment de son passage, les Voyageurs pour Paris.

Nota. — Les Voyageurs ne sont pas autorisés a s'arrêter en cours de route. — Par exception, dans le sens de Paris sur Vintimille, les Voyageurs peuvent s'arrêter en cours de route, a partir de Marseille.

Du 1^{er} au 12 Mai, les Lundis, Vendredis et Dimanches;

A l'aller, ce train ne prend de Voyageurs qu'a Paris et seulement pour Marseille et au dela.

Par exception, y sont admis, a partir de Toulon, dans la limite des places disponibles, les Voyageurs pour tous ses points d'arrêt.

Au retour, ce train ne prend de Voyageurs que dans les gares de Vintimille a Marseille inclus et pour Paris seulement.

Le nombre des places est limité. — Les retenir à l'avance

Nota. — Consulter le Livret-Guide-Horaire P.-L.-M. en vente dans toutes les gares du réseau. O fr. 50. Les indicateurs ou les affiches horaires pour renseignements plus complets et modifications éventuelles en cours de service.

Fêtes du Littoral

Billets d'aller et retour, 1^{re} et 2^e classes, pour :

CANNES, NICE, MONACO-MONTE-CARLO & MENTON

Au départ de : Paris, Dijon, Lyon (Perrache et Brotteaux), Belfort, Vesoul, Besançon, Gray, Nevers, Is-sur-Tille, Genève, Clermont-Ferrand, Saint-Etienne, Grenoble, Valence, Avignon, Cette, Nîmes.

Ces billets sont délivrés à l'occasion des :

**Fêtes de Noël et du Jour de l'An,
Courses de Nice,
Carnaval de Nice,
 Régates internationales de Nice et de Cannes,
Vacances de Pâques,
Tir aux pigeons de Monaco.**

Validité : 20 jours (dimanche et fêtes compris).

Faculté de prolongation : Une ou deux périodes de 10 jours, moyennant un supplément égal à 10 0/0 du prix du billet pour chaque période.

Arrêts. — 2 Arrêts autorisés, tant à l'aller qu'au retour.

Prix. — Réduction de 25 0/0 en 1^{re} classe; 20 0/0 en 2^e classe.

Les dates d'émission sont portées à la connaissance du public par voie d'affiches et d'insertions dans les journaux.

Mêmes billets émis sur les réseaux du MIDI, du NORD, de l'ORLÉANS et de l'ÉTAT-OUEST.

SÉJOUR

à NICE, CANNES, MENTON, HYÈRES, GRASSE, etc.

*Billets d'aller et retour collectifs délivrés aux familles
d'au moins trois personnes voyageant ensemble.*

1^o du 15 Octobre au 15 Mai. — Valables 33 jours.

1^{re}, 2^e, 3^e CLASSES

Pour Cassis, La Ciotat, Saint-Cyr-la-Cadière, Bandol, Ollioules-Sanary, La Seyne-Tamaris-sur-Mer, Toulon, Hyères, et toutes les gares situées entre Saint-Raphaël-Valescure, Grasse, Nice et Menton. Minimum de parcours simple : 150 kilomètres.

2^o du 1^{er} Octobre au 15 Novembre. — Valables jusqu'au 15 Mai.

2^e et 3^e CLASSES

Pour Cassis et toutes les gares P.-L.-M. au-delà, sous condition d'un parcours simple minimum de 400 kilomètres. (Le coupon d'aller n'est valable que du 1^{er} Octobre au 15 Novembre.)

Prix. — Les 2 premières personnes paient le plein tarif, la 3^e personne bénéficie d'une réduction de 50 0/0, la 4^e personne et chacune des suivantes d'une réduction de 75 0/0.

Faculté de prolongation : Une ou plusieurs périodes de 15 jours moyennant un supplément de 10 0/0 du prix du billet pour chaque période.

Arrêts facultatifs aux gares situées sur l'itinéraire.

NOTA. — Demander ces billets 4 jours à l'avance à la gare du départ.

Des BILLETS D'ALLER ET RETOUR DE FAMILLE analogues à ceux ci-dessus sont également délivrés par les gares P.-L.-M. pour les stations hivernales ci-après des CHEMINS DE FER DU SUD DE LA FRANCE (via Hyères ou Saint-Raphaël) : San-Salvador-Mont-des-Oiseaux, La Londe, Bormes, Le Lavandou, Cavalière, Cavalaire, La Croix, La Foux, Saint-Tropez, Sainte-Maxime-Plan-de-la-Tour.

Pour renseignements plus complets, voir le Livret-Guide-Horaire P.-L.-M.

VOYAGES CIRCULAIRES

A ITINÉRAIRES FACULTATIFS

Carnets individuels et Carnets de famille (1^{re}, 2^e, 3^e classes)

Toute l'année. — Minimum de parcours : 300 kilomètres.

Validité : 30 jours jusqu'à 1.500 kilomètres. — 45 jours de 1.501 à 3.000 kilomètres. — 60 jours pour plus de 3.000 kilomètres.

Faculté de prolongation, à deux reprises, de 15, 25 ou 30 jours, suivant le cas, moyennant un supplément égal à 10 0/0 du prix total du carnet pour chaque prolongation.

Prix : — Réductions très importantes pouvant atteindre, pour les carnets de famille, 50 0/0 du Tarif général.

Arrêts facultatifs à toutes gares sur l'itinéraire.

NOTA. — Pour se procurer un carnet individuel ou de famille, tracer sur une carte les villes arrêtées et dans les gares P.-L.-M. situées de 100 et au-dessus de voyageurs le voyage à effectuer et envoyer cette carte, 5 jours avant le départ, à la gare ou le voyage doit être commencé, en joignant à cet envoi une consignation de 10 francs. — Le délai de demande est réduit à 2 jours dimanches et fêtes non compris, pour certaines grandes gares.

Exemple d'un de ces Voyages :

Validité : 45 jours

Prix pour un voyageur isolé :

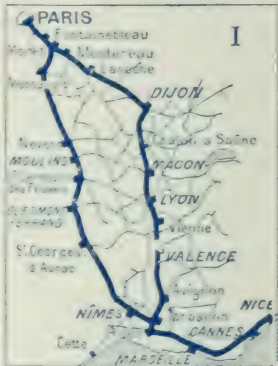
1 ^{re} classe	2 ^e classe	3 ^e classe
158 fr. 10	112 fr. 10	78 fr. 10

Prix pour une famille de 6 personnes adultes :

1 ^{re} classe	2 ^e classe	3 ^e classe
814 fr. 65	577 fr. 75	402 fr. 65

NOTA. — Ce voyage, donné ici à titre d'exemple seulement, peut être modifié au gré du voyageur.

Il existe des combinaisons analogues (voyages circulaires à itinéraires facultatifs. — Carnets individuels ou collectifs) au départ des grands réseaux français.



EXCURSIONS SUR LE LITTORAL



Exemple de Voyage Circulaire
à itinéraire fixe
(N^o 21)

Validité : 15 jours

1 ^{re} classe	: 29 fr.
2 ^e —	: 21 —
3 ^e —	: 14 —

Emission à première demande, dans toutes les gares P.-L.-M. situées sur l'itinéraire; dans les autres gares, sur demande faite 48 heures à l'avance.

AVIS IMPORTANT. — Les renseignements les plus complets sur les Voyages Circulaires individuels ou de famille et sur les itinéraires facultatifs, horaires, etc., sont renfermés dans le **Livret-Guide-Horaire P.-L.-M.** mis en vente au prix de 0 fr. 50 (dans les gares du réseau).

UNE ERREUR DE LA NATURE

Or, le Rêve et la Vie ont à l'aube échangé
L'anneau des fiançailles.
Et puis ensemble ils ont marché, beaux et légers.
Elle cueillant des roses rouges qui tressaillent,
Comme une chair à vif tressaillent,
Et lui les blancs boutons immobiles des orangers.
Elle dans sa main qui tressaille,
Lui sur son cœur, ils ont ces sourires beaux et légers.
Et moi, je soupire, perplexe ;
Car ils ont échangé leurs anneaux, mais je sais
Qu'hélas ! pour être un vrai couple heureux, il faudrait
Qu'ils pussent échanger leurs sexes.

LE CŒUR ET LES LÈVRES

La Pudeur et l'Amour effeuillent, chuchoteurs,
Elle un Rêve de fleur et lui la Fleur du rêve,
Elle donnant son cœur et refusant sa lèvre,
Lui peut-être cherchant la lèvre avant le cœur.

Cher conflit, qui les charme et qui les fait souffrir !
Ils vont se querellant, mais ils vont côte à côte,
Sentant qu'ils ne pourraient se passer l'un de l'autre
Et que se séparer serait bientôt mourir.

Beau couple, vous qui seuls aux disputes savez
Prêter les grâces des douceurs, purs et lavés
Dans l'air de mai, semeur de radieuses fièvres,

Vous piquez vos doigts blancs aux défenses des roses,
Jusqu'au jour qui mettra, pour unir toutes choses,
Vos lèvres sur vos cœurs et vos cœurs sur vos lèvres.

L'AMOUR ET LA DOULEUR

L'Amour a dit à la Douleur :

« Viens avec moi, ma fiancée ;

Car la Volupté brille en tes prunelles nuancées,

Et je veux dans tes bras sentir sa profondeur.

Hélas ! la Volupté ! Ses langueurs, ses fureurs

S'achèvent toujours en souffrance.

Et c'est pourquoi, déjà, tu es mon épouse et ma sœur.

Je veux goûter les sensations que tu donnes.

J'ai repoussé tous ces fades plaisirs menteurs,

Pour chercher ton baiser grave et tendre comme l'automne,

Et chaud comme un printemps où les sèves bouillonnent

Et grisent la nature et ses enfantements vainqueurs.

O Douleur-Volupté ! tu me seras fidèle et bonne,

Et, quand nous aurons mal, ta caresse en sera meilleure. »

Alors, il lui prit les deux mains
Et l'entraîna par le chemin
Qui conduit à l'étreinte, à l'épreuve, au bonheur.
Et des bruits de baisers firent trembler les fleurs.
Et maintenant, dans l'ombre on entend la Douleur
Qui, d'un ton bas et doux, chante près de l'Amour qui pleure.

LE PRINTEMPS ET L'AUTOMNE

Le Printemps et l'Automne ont mêlé leur étreinte
Et leurs fleurs et leurs fruits, et la lumière de leurs yeux,
Et sont partis dans l'ombre où, sensuelle et sainte,
A l'horizon du soir, se lève une aurore sur eux.

Et leurs baisers sont pleins de rires et de larmes.
L'Automne, sans bruit, pleure en sentant sur elle le soir.
Mais le Printemps sourit à l'aurore qui charme
De beaux oiseaux qui, bleus, vont chanter dans le taillis noir.

Novembre verra-t-il des nids, des fleurs nouvelles ?
Mais un miracle est dans les cieus qu'il renouvelle,
Et c'est l'Amour, l'aurore où le monde est transfiguré.

Et les gouttes de pleurs sourient sous son mirage ;
Et, pénétrés de ses mêmes baisers dorés,
Le Printemps et l'Automne ont même âge et même visage.

L'ÂNE ET LA FÉE

La nuit est bleue. On dirait que le ciel
A répandu dans l'air son azur immatériel
Pour aspirer, noyer, fondre les choses, qui s'effacent
Et semblent une erreur dont doutent les espaces.
Comme s'il répondait au silence touchant,
Un âne, tout à coup, vers les sommets, brait dans un champ.
Et l'heure a dans la voix rugueuse et solitaire
Mis un peu du frisson d'azur qui prend la terre.
Et sans doute un esprit au loin a dû frémir
A cet appel, et la nature va s'ouvrir
Pour que Titania, reine de grâce et de mystère,
Fée et si femme, hélas ! vers son amour puisse accourir.

LE SILENCE ET LA VOIX

Ce matin de printemps est un amour si pur
Que la voix des oiseaux, des cloches, de l'azur,
La voix, blondeur fondante et fraîche en la lumière,
La voix dans l'infini du sourire solaire
Qui s'éparpille aux monts, aux horizons, aux bois,
La voix multiple ou bien solitaire, la Voix,
Frêle ou grave, et qui vole, ou rôde ou se balance,
Semble une volupté qui baise le Silence.
Et le Silence, où vibre ardent l'or rose et bleu
Dans les espaces, semble un esprit lumineux,
De qui la mutité chaude est une caresse
Que sur les sons il laisse errer en calme ivresse.

Le Silence et la Voix se grisent de chanter
Et de se taire, pour se prendre, s'écouter,
Se charmer, tant ils ont dans l'air un clair visage.

Et les suivant parmi l'aurore et les ombrages,
Et les couleurs, et les lointains et les mirages,
Mon rêve en eux s'épanche et les perçoit tous deux
Comme deux papillons immenses, radieux,
L'un par l'autre attirés, l'un de l'autre amoureux.

LES NUAGES REFLÉTÉS DANS LES EAUX

Deux beaux navires qui, là-haut, sont des nuages
Et qui sont du ciel d'or tombés au lac bleuté,
Dans un vague entre-deux d'ondes luisantes nagent
Comme entre l'idéal et la réalité.

Dans leur fin flottement se berce le mélange
Des lueurs de l'aurore et des ombres du soir.
Les heures à la fois sont toutes dans les franges
De leur écume, en qui le clair s'unit au noir.

Mais la brise, qui les emporte en sa voix douce,
Chantante, en tournoyant l'un dans l'autre les pousse.
Ils déchirent leurs flancs, d'une lutte sereine,

Et vont comme assoupis, d'un peu de sang veinés,
Trop lents pour s'éveiller et sombrer, étonnés
Qu'un air de flûte errante ait brisé leurs carènes.

FLEUR ET FRUIT

Ton corps est la merveille en qui s'unissent,
Se mêlent les saisons ferventes.
Et le Printemps, l'Eté, sur toi s'épanouissent
Dans une équivoque charmante.

Le Printemps virginal veut que ta chair soit une fleur,
Et l'Eté fécondant veut qu'elle soit un fruit.
Mais ton éclatante splendeur
Les met d'accord et les confond dans ta blancheur,
Les éblouit
Et leur dit que tes fleurs sont fruits
Et que tes fruits sont fleurs.

Equivoque d'amour, si délicieuse à nos cœurs !

LES DEUX AILES

Désir !... si beau que sans doute tu restes vierge !
Car la fierté splendide est dans tes yeux,
Et quand le vice froid, dans l'ornière, submerge
Ces paysans, ces snobs, ces bourgeois et ces gueux,
Tu bois avec dédain un peu de foudre dans les cieux.

Tu bois aux cieux le feu dont se nourrit l'enfer.
Et d'enfer et de ciel tu composes ta chair.
Et je te vois, parmi tes flammes qui m'effarent,
Déployer sur mon front, ainsi qu'un double éclair,
Dans l'ombre, une aile blanche avec une aile noire.

Et dans l'une est le ciel, avec tous ses rayons de gloire,
Et dans l'autre est le feu qui nourrit ton enfer.

LES YEUX

Revêtus de longs cils pour velouter l'amour,
Ils sont si noirs et si lumineux tout ensemble
Que deux charmes, mêlés, dans leur sourire tremblent
Et, sans cesse luttant, sont vainqueurs tour à tour.

La Nuit voluptueuse y fascine le Jour,
Et le Jour l'ensorcelle. Et Jour et Nuit nous semblent
Plus beaux du duel qui les caresse et les rassemble,
Et qui joue, et s'enfonce en frissons de velours

Dans mes sens, dans mon âme, y court, y brille, y vit,
Aussi pur qu'un combat de lys et de soucis
S'effeuillant comme un amour clair, un amour sombre.

Et je voudrais te prendre, enfant de l'Idéal,
Et nous enfuir chercher ton doux pays natal,
Où l'ombre est un soleil et le soleil une ombre.

LES LÈVRES

Elles sont douces comme des roses à caresser,
Et chaque mouvement leur confère un magique empire :
Elles s'écartent et font naître le sourire,
Et puis, s'unissant, font éclater le baiser.

Ravissante union ! Toute la douceur de la vie
Est dans ce mariage où d'un léger palpitement
Sort un miracle où la sagesse et la folie
Se fondent dans un même enchantement.

Tendresse, hélas ! des chères lèvres féminines
Où gémirent l'extase et les plaintes câlines,
Et parfois les sanglots, sourds et déchirés, de l'adieu,

Et qui crièrent sous des lèvres de poète
D'où se dardaient, avec le verbe pris aux dieux,
Une foudre enivrée et la caressante tempête!

LES SEINS

Ils sont comme la mer qui monte et qui descend
En des blancheurs de lune et des soleils de roses.
Un flot secret les gonfle, et les offre et les tend
Comme un fruit, pour qu'un jour de petites lèvres s'y posent.

Mais d'abord, des baisers, des soupirs, des orages,
D'une bouche de feu viendront les parcourir,
Et ce sera l'amour avec toutes ses rages,
Si douces qu'on voudrait à jamais pouvoir en souffrir.

Parfois, dans l'ombre lasse, une ardente et mâle figure
Sur eux s'endormira, bercée en leur murmure
Où l'on entend le paradis profond chanter,

Chanter sous les boutons, pris à l'Eden, qui se soulèvent,
Palpitants en sentant sous leurs fleurs palpiter
La source de la vie et la houle du rêve.

LES BRAS

Ils sont fins, délicats comme des fleurs gentilles.
Mais la liane, plus que les branches du chêne,
Est forte et résistante. Ainsi, quand ils nous prennent,
Forts comme un monde sont les bras de jeune fille.

Même s'ils n'ont pressé qu'un songe virginal,
On sent bien que l'amour les a faits pour l'étreinte,
Car tout dans leur suavité porte l'empreinte
De leur destin, charmant comme un pays natal.

Ils sont si doux et des voluptés si moelleuses
Coulent de leur blancheur, de leur grâce amoureuse,
De leur nudité ronde où la beauté sourit,

De leurs baisers, grisants et frais comme les vignes,
Que le rêve, enchanté, ne sait plus s'il est pris
Par des ailes de femme ou par des bras de cygne.

LES JAMBES

Elles n'ont qu'à marcher, et c'est le rythme de l'amour.
Dans leur nid, elles n'ont qu'à s'entr'ouvrir comme des ailes,
Pour que les infinis s'entr'ouvrent avec elles.
Leur blancheur, en dormant, fait rêver la nuit de velours.

Mais surtout, elles sont les souveraines de la danse,
Les déesses par qui le tourbillon devient beauté
Et qui font d'une robe un éclair qui s'élançe
Et court, le rendant fou, sur le cœur de la volupté.

Les rythmes enlaçants bondissent pour les embrasser.
On dirait qu'elles créent une atmosphère de baisers,
Tant les grise le vent, qui moite dans leurs voiles vole.

Et sous les blancs volants, ce sont, dans l'extase, deux tiges
Qui portent leur vibrante, invisible corolle,
La fleur d'ombre et d'ivresse, au dieu des suprêmes vertiges.

LES REINES VOILÉES

Elles, comment, sans trop les offenser,
Le verbe pourrait-il caresser leur lumière,
Epanouie en ces bouquets, fleurs de baisers,
Qui de leurs deux rondeurs font deux blanches reines trémières ?

Le verbe, hélas ! a peur de toucher leur nom trop banal,
Qui flotte entre la gloire et l'insultant sarcasme,
Comme leur voile flotte entre l'orgueil astral
Et la honte aux ténébreux spasmes.

Mais c'est en reines que ces reines fuient le jour,
Car c'est pour qu'un dieu seul, l'Aveugle charmant, les possède,
Qui voit avec son cœur et chante en soupirs sourds,
Chaste encor dans ses hardiesses, pur toujours,
Lui seul à qui leur féminine fierté cède,
L'Amour.

L'ÉPOUSE FIÈRE

Quand il a, dans la grande étreinte ténébreuse,
Tenu sous lui ta bouche, et tes flancs et ton cœur,
Tu te lèves avec l'aurore, et lumineuse,
Tu souris au soleil, du clair sourire des vainqueurs.

N'es-tu plus celle qui semblait une captive
Terrassée et vaincue, et qui garde à jamais
Son esclavage empreint dans sa chair sensitive ?
Celle-là, c'était l'ombre, où douce tu t'abandonnais.

Mais l'astre et le matin t'ont refaite nouvelle
Comme les beaux rayons renaissants, toi qui mêles
Tant de fierté, tant de pudeur à tant d'amour,

Que tu tombes pour mieux te redresser en gloire,
Et pour que ta défaite avive ta victoire,
Vierge le jour, femme la nuit, reine toujours.

LA MORT DE L'AMANTE

Etouffe, étouffe-moi sous ces roses dernières !
Demain, peut-être il n'en resterait plus assez.
La bise aurait flétri leurs caresses trémières.
Et moi qui sécherais comme un fruit sur la terre,
Oh ! je veux bien mourir, mais mourir de baisers.

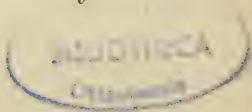
Puisque s'éteint l'automne et puisque tout expire,
Tout ce qui fut divin, jeune et joyeux et beau,
Je veux du moins que ce soient elles mes bourreaux,
Les filles du soleil, les roses du sourire,
Pour me conduire en fête aux noces du tombeau.

Ne laisse pas l'hiver toucher ma lèvre ardente
Et posséder, faner le bouquet de mes seins !
Mieux vaut pour eux la mort cruelle, mais touchante.
Arrache les rosiers, et fais-en pour l'Amante
Un lit suprême où pleure et sourit le matin !

Qu'il me foule, ce lit de douceur et de larmes
En qui rosée, épine et parfum sont mêlés !
Et me blessant des fleurs qui hier étaient mes armes,
Hélas ! qu'en me foulant il évoque les charmes
Des lits de mai que nos voluptés ont foulés !

Voici mon front pour les couronnes aux dents fines,
Et ma gorge pour les colliers pourpres et clairs,
Et puis mes flancs pour les guirlandes, et ma chair,
Toute ma chair pour la morsure des épines,
Des épines d'amour dont j'ai déjà souffert.

Vêts-moi de leurs baisers, sème-les sur mes plaintes !
Jette sur moi les flots de roses, jette encor,
Jette, et viens, cuirassé comme l'archange d'or,
Et prends, étreins-moi nue en leur poignante étreinte,
Pour qu'en mon être elles entrent comme un essor, —



Un Essor, tout ailé de soupirs qui s'envolent
Longuement avec moi dans la mort et l'amour,
La mort, l'amour, que nimbe une même auréole,
Si bien que ton regard, dont les pleurs me consolent,
Ne saura plus lequel des deux est mon séjour.

Car après les sanglots, les suprêmes tendresses
Et les vibrations d'extase et de douleur,
Mon âme s'enfuira soudain dans l'allégresse
De savoir que je meurs pour que ce moment laisse
Une image de moi plus belle dans ton cœur.

Mes lèvres garderont le sourire de vie,
Mais idéal comme la blanche éternité.
Et la source de sang, de mes veines jaillie,
Sera comme une sève où les roses meurtries
Plongeront pour te rendre à jamais notre été.

Et dans le froid du soir où gémira l'automne,
Tu prendras la plus rouge enfoncée à mon cœur,
Et, toute pleine du sang fier que je lui donne,
Tu l'emporteras pure à travers les vents jaunes,
Qui n'éteindront jamais son feu ni sa douceur.

Car la chair de l'amante et le sang de l'ivresse
Seront empreints vivants dans son sein exalté,
Et brûleront ta main comme un flux de jeunesse,
Et crieront, pour avoir encore tes caresses,
Que je vécus d'amour et mourus de beauté.

CE N'ÉTAIENT QUE DES OMBRES

Ariel parle :

Exilé, solitaire, ainsi j'ai passé ma jeunesse.
Au fond des soirs d'été, je m'en allais seul dans les souffles
Où mon songe écoutait, vers les horizons et les routes,
Le chant qu'avec des voix et de douceur et de tristesse
Murmuraient les ombres des couples...

Et parfois, dans l'air noir aux mystérieuses ivresses,
De grands éclairs sans bruit volaient, fauves et souples.

LES AILES DE LA NUIT D'AMOUR

LES DIVINES CAPTIVES

L'Amour, qui m'a donné sa gorge féminine,
Pour qu'à sa double fleur mes abeilles butinent,
L'Amour dans son beau corps a renfermé ses ailes,
Comme pour être sûr de me rester fidèle.
Mais des soyeuses, des tremblantes messagères,
Il a gardé la grâce et craintive et légère,
L'essor qui radieux dans ses gestes renaît,
La sensibilité, douce comme un duvet,

Et ce rien si divin que j'y baise les cieux,
Dans sa chair ce palpitement délicieux.
Les ailes vivent, plus touchantes et meilleures
De s'être ainsi pour moi faites intérieures.

NOMBRE

Non, même en t'admirant, ils ne se doutent pas
Qu'il est tant d'ailes sous ta robe et dans tes pas.
Moi seul je les entends, et mon désir les voit, les touche,
Les baise dans le pli souriant de ta bouche,
Dans le soulèvement paisible de tes seins,
Dans ta noble démarche et tes gestes mutins,
Dans le rythme léger de tes jambes harmonieuses,
Dans l'élargissement dont ta hanche est si glorieuse,
Et dans tes yeux, et dans tout ton corps, je les vois,
Et même dans la foule, et même loin de toi,
Je les entends vibrer parmi les secrets de ta chair
Où, par un soir d'été plein de félins éclairs,
Mon baiser, énervé par le ciel sombre, et chaud, et lourd,
Eveilla, déchaina toutes ces ailes de l'Amour.

VOLUPTÉ

Le verbe aux dieux pourrait-il dire ce délice :
T'enlacer dans la nuit féline que remplissent
Nos rêves, mes baisers, ton corps, galvanique velours,
Et me griser de mes caresses qui se glissent
De tes cheveux magnétiques à ta chair lisse
Et des beaux seins de fleurs aux nobles flancs d'amour ?

C'est là qu'il faut saisir en leur secret tes ailes
Mystérieuses, bondissantes sous ma main
Qui baise, affole leur frisson peureux et fin.
C'est là qu'il faut, quand la foudre nous ensorcelle,
Ouvrir dans un sursaut tout leur vol, et soudain,
O reine esclave, heureuse et gémissante et belle,
T'enlever et te terrasser dans un coup d'ailes.

BAISER

Tes coups d'ailes, qui pantellent dans mon étreinte,
Expirent doucement, prisonniers dans mes bras,
Dans la lutte de l'amoureuse et de la sainte,
Qui veut de ses grands yeux, et de sa bouche ne veut pas.

Tes ailes tombent et s'élancent tour à tour,
Sans pouvoir demeurer ni fuir.
L'une appartient à la Pudeur, l'autre à l'Amour.
Et mes mains sur ta chair les caressent, tout à l'entour
Du suprême désir.

Et je veux, te plongeant dans la divine crise,
Ouvrir tout leur essor, où danse un orage grisé,
L'essor, plus palpitant que des flammes léchant les brises,
Je veux ouvrir l'Essor qui, pour jamais inapaisé,
Dans un cri délivré croit bondir et se brise,
Dans un dernier baiser, qui le lance aux dieux fous, se brise,
Hélas ! dans un dernier baiser...

LES AILES DE L'OISEAU BLEU

Les ailes de l'Amour ? Quand dans ta chair je les devine,
Je vois en elles les ailes de l'Oiseau Bleu,
Que l'enfant et que l'homme — hélas ! les fous — s'obstinent
A croire enseveli dans l'au-delà des cieux.

Et moi, je connais mieux mon trésor : mais je tremble.
J'ai peur en te baisant, car je sais que toujours
 Dans l'oiseau, si femme qu'il semble,
 La fuite est au fond de l'amour.

Et lorsque dans mes bras je te tiens enlacée
Et frémissante sous mes caresses, j'ai peur,
O chair pure, en sentant tes ailes élancées
 Si doucement battre mon cœur.

Mais, hélas ! j'aime tant cette adorable peur !

LES AILES DES YEUX

Ma bouche fermera lentement tes paupières,
Ces ailes de tes yeux,
Et les tiendra sous l'humble et voluptueuse prière
Qui s'exhale en baisers de ma lèvre où sourient les dieux.
Quand elles s'ouvriront, leur essor sera la lumière
Qui, filtrant de tes cils, ravit en extase les cieux.

Mais ne les rouvre pas ! Laisse-les endormies !
J'en souffrirai tout bas, mais près de mon amie
J'aime jusqu'à l'angoisse où mon sein bat plus fort.
Je chercherai sur toi mon âme éteinte, évanouie,
Qui peut dans tes yeux seuls s'illuminer encor.

Triste, je rêverai que ta lumière avec ma vie,
Oh ! la lumière de ma vie,
Ma vie, en tes grands yeux fascinée et close, ma vie
Est allée enchanter la mort.

Et ne serait-ce pas le destin le plus tendre,
D'être sous les yeux clos et les tombeaux fermés,
Parmi des roses aussi douces que la cendre,
Et de ne plus rien voir, de ne plus rien jamais attendre,
Et là d'être enlacés, et morts au monde — et de s'aimer ?

SOMMEIL

Tu dors, et je te tiens sur mon cœur embrassée,
Et je sens tes seins blancs se soulever vers moi.
Comme un désir inconscient d'être baisée
Qui parle encore et bat de l'aile en toi.

Ainsi, toujours ta tendresse voluptueuse
Sait me poursuivre et me charmer,
Et, quand nous sommes las de la lutte amoureuse,
Pour toi, dormir est une autre façon d'aimer.

J'aspire ton sommeil, je le goûte à petites doses,
Et je crois m'enfoncer dans sa jeune fraîcheur,
Comme glisse une abeille au fond caressant d'une rose,
Où le soupir doré de son vol s'enferme et se meurt.

LE VISAGE DU BONHEUR

Ces étoiles sur ton sommeil,
Et ces lueurs, qui sont bien plus douces étant blémies,
Sont le visage pâle et flottant du bonheur qui veille
Sur ta grâce endormie.

Le visage est sur toi, te baise et te pénètre,
Et t'écoute rêver, et se mêle à tes chers soupirs,
Mais lorsque tu t'éveilleras sous la fenêtre,
Tu ne pourras pas le saisir.

Le bonheur est si frêlement aérien
En ses ailes d'étoiles,
Qu'il se dérobe à tout, même aux caresses de tes mains.
Et nos bras enlacés, et nos amours que la nuit voile,
Le sentent s'échapper de leurs liens.

Et moi qui te regarde, admirant ta face jolie,
Je me dis qu'il faudrait, loin des laideurs et des merveilles,
Pour goûter le bonheur et ses lueurs pâlies,
Et sa paisible, son ineffable folie,
Pouvoir, le long des jours, fuir entre la mort et la vie,
Entre la veille et le sommeil.

LES RAYONS

Parlons bas ! Les rayons qui des étoiles viennent
Jusque dans notre chambre et jusque sur ton sein,
Parlent tout bas, tout bas, comme des musiques anciennes
Qui naquirent un jour dans un astre lointain,
Un jour, voici longtemps, trop longtemps pour qu'on s'en souviene.

Oui, l'on dirait qu'ils glissent sur nos lèvres
A voix basse,
En mots fanés, mais scintillant de jeune fièvre,
En mots fanés, fanés de fleurir au fond des nuits lasses
Depuis tant de passés, depuis l'origine des choses,
Mots à voix basse, éclairs fanés qui, lorsqu'ils passent
Dans cette ombre, sur tes lèvres semblent si roses...

Roses comme un mystère où l'amour chuchote à voix basse.

EURYTHMIE

Ton corps est un printemps, dont les doux bosquets me ravissent,
Pleins de frémissements sensitifs qui jaillissent

En essor sous mes doigts :

Et j'écoute, enchanté, quand l'amour est dans tes paroles,
Ces oiseaux de ta chair, qui battent et qui volent

Et chantent dans ta voix,

Dans ta voix où flexible, où frais comme tes roses blanches,
S'épanouit le rythme adoré de tes hanches,

De ton cou, de tes seins

Et de ce nid secret où les Oiseaux Bleus qu'on envie,
Qui pour moi couvent là les ailes de la vie,

Sont éclos par essaims.

LA SOURCE

Ta voix qui court, soupire, et gazouille et volette,
Jeune et fluide comme un chant léger des eaux,
Est une source claire et palpitante qui reflète
Le ciel, et dans ce ciel de joyeuses fuites d'oiseaux,
Qui paraissent tout bleus parmi tes perles violettes,
Source, et vont s'égrenant comme ton rire!... Ces oiseaux,

Amie, en t'écoutant, j'ai la sensation suprême
Qu'avec eux je me mire et me baigne en ta voix,
Plongé dans cette source adorable qui m'aime
Et dans son ciel, le même ciel qui d'en haut sème
L'amour et le soleil sur les eaux, les fleurs et les bois...

Sur ces rires de source et ces oiseaux bleus en ta voix.

LE CIEL D'AMOUR

Le ciel profond est plein, là d'étoiles, là de nuages,
Et c'est l'image
De notre amour.

Car notre amour est flamme et rêve... Et ces nuages
Portent la foudre et ses éblouissants orages,
Et le rêve a placé dans ces étoiles son séjour.

Et les éclairs et les étoiles sur ta couche
Tombent des cieux,
O ma Joconde, et transfigurent sur ta bouche
Et dans tes yeux
Ton sourire chéri des dieux.

L'ORAGE D'AMOUR

Les éclairs de chaleur dans cette nuit si noire
Envahissent la chambre où nous sommes couchés,
Et leur lumière éclate en gloire
En possédant ce corps, vers qui mon bonheur est penché.

Et j'ai l'illusion que cette foudre rose
Naquit de l'électricité qui rôde en moi,
Et que c'est mon amour qui te fait cette apothéose
Dont, jusqu'au fond du ciel, s'émeut un sourd et vague émoi.

Et cette voix profonde au lointain de la nue,
N'est-ce pas un écho de l'orage intime, élané
Vers ta chair éclatante et nue,
Sur qui déjà s'abat la chaude averse des baisers ?

LES AILES DU BAISER

Ma bouche est sur ta bouche, et voici que s'élançe
Son baiser dans ta chair, dans tes fibres qui dansent,
Et ce n'est plus un seul baiser, c'est un essaim
Qui tressaille en tes flancs et s'érige à tes seins,
Et parcourt en éclair tes veines envahies.
Un orgueil tendre, alors, me remplit de folie ;
Car ma lèvre est d'un dieu, puisque rien qu'un léger
Effleurement qu'elle te donne multiplie,
Agite et fait voler, comme éclate un brasier,
Dans tout ton corps toutes les ailes du Baiser.

MYRIADES D'AILES

Mes mains, mes lèvres, mes baisers
Les font éclore en myriades dans ta chair,
Partout, comme des vols d'éclairs,
Comme une explosion de lys blancs et stellaires
Sous la bouche en ardeur d'un soleil embrasé, —
D'un grand soleil intérieur
Qui, tout fiévreux, se consumant en moi,
Se darde pour t'étreindre et s'envoler en toi
Et pour s'y fondre en fécondations, vainqueur.

Mais lorsqu'un coup d'ivresse où nos deux chairs se mêlent
Se rue en astres inconnus,
Comme un ouragan rouge et bleu d'âmes et d'ailes
Qui cinglent nos désirs à vif, nos nerfs tendus,

Nous précipitent au vertige où tout chancelle,
Et nous abattent comme ceux qui ne sont plus,

Néant !...

Toujours ainsi tombent les âmes et les ailes.

MYSTÈRE

Hélas ! l'amour n'est-il pas que cela :
Une chaude rumeur d'ailes en ruée et qui s'ouvrent
Par myriades dans la chair qui les recouvre
Et captives les tient, loin d'un impossible au-delà ?
Et quand dans les baisers elles bruissent et s'envolent,
Hélas ! quand elles croient s'envoler, pauvres folles,
N'est-ce pas pour tomber, mortes dans la nuit molle ?

Quoi qu'on fasse, l'amour n'est-il pas que cela ?

Mais comme l'agonie, alors que vers sa mort il vole,
L'amour, dans son délire, est plein de confuses paroles,
Dont l'homme ensuite a honte et dont sa raison se désole,
Mais qu'un dieu torturé, pensif et vibrant comprendra...

LES AILES DE L'INFINI

Des ailes d'oiseau ? Non. Elles ont trop de flammes.
Ce sont des ailes d'ange,
Et des ailes où sont des âmes,
Débordantes d'éclairs qui transfigurent toute fange...

Des ailes d'ange qui, cinglant mes nerfs sonores,
Les jettent au délire...
Une électricité m'emplissant d'une aurore
Qui vivifie et tue, et mêle au bonheur le martyr.

Mes bras, en t'enlaçant, se sentent devenir divins.
J'ai, voltigeantes sous mes mains,

Les ailes de frissons dans ta chair douce répandues.
Mais tout bas mon ivresse gémit. Elle sait
Que mon étreinte, même la plus éperdue,
Ne pourra les saisir jamais.

Cet infini que j'ai cru baiser, qui m'appelle,
En vain me laissera jouer avec ses ailes
Qui fuient, m'attirent, m'enveloppent d'étincelles,
O Voluptés, et fuient félinement toujours.
Je monte et tombe à travers l'extase cruelle,
Suspendu par un trait de foudre, hélas ! aux ailes
Insaisissables de l'amour.

SOLITUDE

Je m'éveille. Et partout c'est la nuit. Et dans l'ombre,
J'entends un cœur qui saute et qui s'affaisse lentement.
C'est le mien. Il est seul. Un sourd bruit de décombres
Groule au fond de mon âme et va s'abîmer au néant.

Ces ailes de l'Amour, que j'étreignais au vide,
Et qui sans cesse poursuivront mes sens avides,
Nuit menteuse, n'étaient que du sommeil chantant.

Oh ! si la forme de ton rêve, ô mon ardent
Ariel, mon ardent Désir,
Un jour paraît enfin et jette un baiser sur ta couche,
Pour le saisir,
Hélas ! tu n'auras plus de bouche.

Mon Ariel, ô mon Désir ardent,
Cette attente si tendre, et fervente et farouche,
Rythmant tout bas, sous les bâillons, ton chant,
L'aura, ta bouche,
Sans bruit, sans bruit, sans bruit, l'aura rongée entre tes dents.

LES DEUX VISAGES

Si l'amour infini fuit tes avides bras,
S'il fuit sans que jamais tu baises sa chair pure,
Tu lui seras pourtant fidèle et n'iras pas
Le remplacer par sa vile caricature
Et chercher une fausse, une froide étreinte aux lieux bas.

Et tu ne seras point un de ces lâches que secoue
Un trop rampant désir
Et qui, pour l'apaiser, vont le noyer dans une boue
Qu'en ricanant ils appellent plaisir.

Tu sais qu'il n'est que deux choses saintes, fécondes,
La Virginité sombre et la splendide Volupté.
Qu'elles sachent s'unir dans ton être exalté,
Tu serais l'infini que fouille en vain la sonde ;

Car depuis que Marie et Vénus nous ont apporté
L'une tout le ciel bleu, l'autre la mer qui chante et gronde,
O Volupté, Virginité,
Chacune tour à tour, vous avez inspiré le monde,
Etant le double visage de la Beauté.

Vierge et voluptueuse aussi, ta poésie,
Dans ton rêve ineffable aux torturants émois,
Presse au fond de ton sein, comme deux extases meurtries,
Les deux visages à la fois.

Tous deux, transfigurés, brûlant dans l'étrange alliance,
Frémissant bouche à bouche et soupir à soupir,
Se donnent dans ton cœur, qui râle d'impuissance
Et qui se tord sous des leurres de jouissance,
Un baiser illusoire et que rien ne peut assouvir.

Baiser d'un infini qui consume leur lèvre, y danse,
Se dérobe, y laissant l'implacable et divin désir !...

MATIN

Ceux qui dans un bonheur de tout repos s'allongent,
Qu'ils se moquent de mon ardente et vide nuit !
Oui, je n'ai possédé de mon bonheur qu'un songe,
Et pourtant, par éclairs, ce fut bien tout un infini,

Un infini peuplé de colombes brûlantes,
Mais chastes comme la fierté,
Car, loin des bas ruisseaux, leurs ailes pantelantes,
En volant dans l'amour, cherchaient l'immense pureté.

Et la nuit de ma vie, en sa fiévreuse attente,
En reste malgré tout une divinité.

Et maintenant, je suis debout à la croisée.
Et la nature à son réveil est belle à voir.
Et mon souvenir, triste un peu, boit la rosée,
Et dans le matin bleu je retrempe encor mon espoir.
En moi luit une aurore, où l'Amour sourit embrasée,
Douce, et regarde avec les grands yeux douloureux du soir.

AU CŒUR DU CŒUR

EN MARGE D'UN RECUEIL

Celui qui fit ce testament avait sur terre
Un masque toujours calme et souriant parfois.
Jamais de lâches pleurs n'ont mouillé sa paupière,
Et son cœur ne monta jamais briser sa voix.

Esclave, il n'alla point aux écoles des hommes,
Mais seul il apprit l'Art et s'en trouva plus seul.
Ne parlant pas la même langue que ces hommes,
Son visage étranger lui devint un linceul.

Tout son être, appelant la chimère, folie
Qui lui promet naguère un sourire des cieux
Et peut-être un baiser perdu de cette vie,
N'avait pour confidents que d'illusoires dieux.

Vous qui l'avez cru voir, si vous ouvrez la page
Qui tremble du frisson chantant qu'il fut tout bas,
Vous serez étonnés d'y trouver son image,
Que votre souvenir ne reconnaîtra pas.

MON OMBRE

Mes yeux, blessés du jour et rabattant leur vol,
Se sont plongés dans mon ombre, collée au sol
Et mêlée aux saisons changeantes, à l'automne,
Au printemps, à la plaine où la sève fleuronne,
Aux neiges de l'hiver, aux parfums de l'été,
A l'humus où la mort, la vie et la beauté,
La tombe et le berceau, nus, s'accouplent, fermentent,
Font sourdre en infini les âmes bruissantes.
Et la pâle muette écoute sous mes pieds.
Nés ensemble, mon corps à cette ombre est lié
Jusqu'à l'heure où sous terre il doit se fondre en elle.
Et déjà, vers ce lit suprême elle rappelle
Mes regards, quand je suis fatigué de l'effort,
Du travail, du soleil et de la cendre d'or.

Quand l'astre éclaire, embrase et possède les choses,
Elle est là, rétrécie, étroite et comme close.
Mais quand dans l'air s'étend un Esprit libre et noir
Qui la prend en silence, elle se mêle au soir,
Comme si, s'éployant, sa flottante stature
Devenait toute l'ombre et toute la nature.
Et tout entier je rentre en la nature aussi ;
Et loin du jour, de ses fardeaux, de ses soucis,
Je retrouve la Vie aux yeux doux, quoique sombres,
Et vais sous son étoile en respirant son ombre,
Mon ombre...



Toujours la même, elle est l'ombre de mon enfance,
Car sa taille, car son visage
N'a pas d'âge.
Elle ignore le mètre où le corps fixé se condense,
Elle que seuls mesurent les soleils.
Parfois, elle me parle, alors que mon front, qui s'avance
Sous les arbres, est incliné vers elle et pense.
Et sa voix me parvient comme un ancien éveil,
Car son verbe est le grand évocateur, c'est le silence,
Le clair silence, nu divinement comme une enfance,

Le silence d'où nous venons,
Le silence où nous retournons,
Le silence enlaçant qui charme les Lyres intimes,
Si pénétrant, et lumineux, et sidéral,
Qu'à ses initiés il fait du bien et fait du mal,
Et que, les emplissant de son fluide astral,
Il les rend fous à la fin ou sublimes :
Le pur silence, voix de mort et chant d'enfance,
Qui, malgré tous les bruits de la vulgarité,
Sait nous couler au cœur un peu d'éternité...
Sur la route où, le soir, vers l'au-delà j'écoute et pense.
Il flotte dans mon ombre, avec les souffles agités.



Mon ombre insaisissable, est-il vrai que je t'aime,
Et n'a-t-il pas raison, ce rire convulsif
Qui rit secrètement, rit en moi de moi-même,
Comme si dans ma gorge il enfonçait des griffes ?
Et n'a-t-il pas raison de rire ainsi de moi
Qui vais aimant mon ombre ?
Cependant, je sais bien pourquoi
Je me penche vers toi,
Le soir, en traversant les floraisons ou les décombres.

C'est que tu fus ma seule confidente,
Celle avec qui l'on ne se parle que tout bas,
Et toi seule as mêlé tes pas,
Spectre sans âge, aux pas de ma jeunesse frémissante.

Quand je tendais les mains vers la Beauté,
Vers elle, la splendide réfractaire
Que, hors de nos temps vils, je rêvais la sainte et l'altière,
Quand je tendais les bras pour la prendre, elle la Fierté,
Pour épouser sa robe de clarté,
Pour que, dans les baisers, notre double fécondité
Refleurit en virginités,
En âmes vierges, hymnes vierges, roses vierges,
Je n'ai trouvé, je n'ai saisi, comme un linceul
D'où mon sort vide émerge,
Et mes bras et mon cœur n'ont pressé, rejeté.
Repris comme un linceul,
Comme un amour trompé,
Ombre de moi, rien que toi seule...

Toi le silence et moi le Rythme palpitant,
Va, nous sommes du moins les deux moitiés de la nature.
Et je sais aujourd'hui que toi seule m'attends
Pour m'absorber en toi sous l'herbe aux sons vivants,
Quand il sera temps.

Et si je t'aime, c'est qu'il faut enfin aimer
Quelque chose qui soit, même en nous faisant mal,
Très doux, un songe, un souffle, un rayon sidéral,
Une ombre... quelque chose enfin qu'on puisse aimer.

L'APPEL DE LA VIE

J'ai plongé dans mon cœur l'orgueil comme un couteau,
Car j'avais trop besoin d'y mettre quelque chose ;
Car j'avais trop besoin de mettre en mon sang chaud
Quelque amour, moi qui n'ai pas eu même une rose.

Là-bas, la foire et les âmes qu'on y brocante...
Les prostitutions s'y pesaient au boisseau.
Le même or achetait l'homme avec le pourceau.
La réclame faisait son chemin au ruisseau.
Livres, vierges et dots s'exhibaient pour la bonne vente.
Et j'étais pauvre et fier comme les jours de Dante.

Et j'ai pressé sur ma poitrine et j'ai fait mien
Un spectre qui pensait et ne demandait rien, —
Un spectre dans mon ombre, à terre errante sous les chiens.

C'est lui, l'orgueil de l'art, l'orgueil des solitudes pures.
Comme un esprit de flamme, il s'est enfoncé dans ma chair,
Et mes bras sont restés vides comme un désert.
Mais il est mon amour, consumant et calme; il m'est cher.
Chacun de ses baisers me laisse une brûlure.

Là-bas la foire, et ses troupeaux, ses maquignons,
Ses vendeurs, ses vendus, ses esclaves, ses panses,
Où s'engloutissent les âmes, les consciences...
Là-bas, les ventres sans cesse mangeant les fronts.

Orgueil de l'art ! Lumière où le cœur isolé s'éplore,
Mais de toute l'ardeur de sa douleur t'adore,
Feu du beau, feu sacré, qu'importe ou d'enfer ou d'aurore,
Toi qui, dans ta pudeur, ne flambes que caché !
Tu es l'astral secret que les marchands ignorent.
Tu es le diamant profond qu'à nul marché
On ne peut vendre, et c'est pour cela qu'on t'ignore.

Tu restes le Sourire en qui mon âme s'élabore.

Mais dans mon sein, brûlé de tes beaux et cruels rayons,
La Vie appelle encor... La Vie appelle et crie au fond.

LE CŒUR, LANTERNE SOURDE

Aux grandes âmes, par la nature choisies,
Donnez le pain de vie et la source de la pensée !
Au roseau sensitif, tige aux vents lyriques bercée,
Donnez les mets des dieux : le soleil et la poésie !

— O fou ! Le pain de vie
Est pour le mufle et pour le groin.
Et la source de la pensée est réservée
A ce gros bœuf pesant, ruminant son âme de foin,
Pour qu'il y débarbouille, enduit de bouse mal lavée,
Ses pattes, et peut-être même un peu ses flancs.
Après quoi, s'il lui plait, le gros bœuf ruminant
Broutera ton petit roseau pensant,
Tranquillement.
Ainsi les mets des dieux se dispensent sur terre. —

Les rosiers blancs vers la lumière tendent
L'éclat et le parfum de leurs belles rosières...
Et de grands cœurs sont là, des cœurs de feux et de lumière,
Oh ! donnez-leur ces fleurs, ces virginités qui s'épandent !

— Quoi, fleurs, virginités ? Mais, ô fou, toutes sont vendues ;
Car tout se vend, et les Roses avec la Pomme.
Celles-ci sont à ce vieillard dont le cœur pue,
Mais qui dans son métier sut bien voler les hommes. —

Ma voix s'en est brisée, ainsi qu'une rose qu'on tue.

Et c'est pourquoi, parlant tout bas en plein midi,
Courbé sous la lumière à présent lourde,
A travers le printemps je m'en vais en cherchant la Vie,
Avec une lanterne sourde.

NÉANT

Accablé d'être seul, dégoûté de l'étude,
Et du morne travail et du rêve imposteur,
Quand d'un rire glacé comme ma solitude
J'eus, amer, bien fouaillé le chien muet qu'est ma douleur,

J'ai pris une lanterne, ainsi que Diogène,
Et j'ai dedans versé la flamme de mon cœur.
Et j'ai cherché la Vie en ces masses humaines
Où le soleil jetait, comme des cris clairs, ses couleurs,

Et j'ai frôlé ceux qui montent, ceux qui déclinent.
Mais le rayon songeur qui tremblait à ma main,
Eclair perdu, frappait leur front et leur poitrine,
Sans en faire sortir l'étincelle du feu divin.

Ils allaient, comme va l'instinct des fourmilières,
Vers le butin pesant et les bonheurs étroits
Et tout ce que promet la vulgaire lumière.
Et tant d'êtres n'étaient qu'un Néant étranger pour moi.

Ces décorés avaient dans leurs yeux la bassesse,
L'insolence, l'envie et les larcins roublards.
Ces arrivés n'étaient que plates petites.
Et ces femmes n'aimaient que Ploutos le vieillard.

N'existe-t-elle pas, lumineuse et tranquille,
Faites d'amour, et de pensée et de fierté,
La Vie enfant et vierge avec l'âme virile,
Qu'au fond de mon silence en frémissant j'entends chanter,

Elle qui de lyrisme embaume ses blessures,
Et reste l'idéal quand règnent les veaux d'or.
Et porte la beauté, l'infini, la nature,
Seule entre ces passants qui sans être nés sont des morts ?

Et j'ai cherché, crispant sur la flamme mes paumes,
Sentant fuser l'espoir et blanchir mes cheveux.
Ces morts qui vont, qui vont se fondre en leur fantôme,
Me regardaient parfois, avec un dédain soupçonneux.

Puis, le cœur plus saignant qu'une aurore écrasée,
Je suis tombé dans l'ombre, et depuis bien des jours,
Espoir, je cherche dans ta lanterne brisée
La Vie, éteinte enfin près de moi qui brûle toujours.

SI JE TROUVAIS...

Si je trouvais soudain la Vie,
Après l'avoir cherchée en vain et si longtemps,
Hélas ! près d'être un dieu je me sentirais si tremblant...

Près d'être un dieu grâce à la Vie,
J'irais vers elle avec un trouble si fervent
Qu'elle rirait sans doute, ainsi que l'on rit d'un enfant.

Oh ! malheureux ! Si je trouvais enfin ma Vie,
Ne saurais-je donc plus dire les mots sauveurs ?
Ai-je chanté tous les sursauts du cœur,
L'art, l'orgueil et la poésie,
Pour perdre ainsi la voix en me présentant à ma Vie ?

LE VERBE DE CENDRE

Quand tu seras celui que l'espoir a quitté
Et qui ne doit plus rien attendre,
Chante pourtant l'azur et les fruits de l'été,
Fût-ce d'une bouche de cendre !

Cette cendre est plus vive et son hymne est plus pur
Et contient plus de flamme encore ensoleillée,
Que la foule qui passe en collant aux fruits mûrs
Des lèvres molles et souillées.

Fade, pour eux la vie a le goût de la mort,
Et pour toi la mort même a le goût de la vie ;
Car ton cœur, sur son rythme où battent les essors,
Fait voler jusqu'au ciel, mêle à l'infini d'or
Le verbe de cendre infinie.

DÉSIR

Je voudrais qu'aujourd'hui le soleil sombrât, mort
Aux cieux si noirs qu'il n'y resterait plus un leurre,
Et qui sur terre ne verraient de flamme encor
Qu'en cette chair déserte où mon âme demeure.

Au monde aveugle, éteint, grelottant et prostré
Dans sa détresse, et ses fraudes et ses décombres,
Je dirais : Levez-vous ! Voici le feu sacré :
Car c'est moi qui l'ai, moi qui n'avais que mon ombre.

Voici la vie, et la chaleur, et la lumière.
Prenez, recommencez vos luttes dans l'ornière,
Et blessez la justice, et l'aurore et mon cœur ! —

Puis à pas lents, et sans regarder en arrière,
Laisant sur tous ces fronts luire l'aube en sa fleur,
Muet, je rentrerais dans ma nuit familière.

A UN ARTISTE

Deux laideurs sous tes pas s'ouvrent comme des gueules
Pour te prendre et pour t'engluer.
L'une est l'intérêt plat et bourgeois, vil et veule,
Qui transforme en bouillie âmes et cœurs entre ses meules.
Et l'autre est la bohème où le corps se change en fumier.

Est-il encore une place entre ces deux gueules ?

Ah ! n'être plus un homme ou n'être plus une âme,
Les bouches du néant n'ont pas d'arrêt plus abhorré.
Entre Homais qu'on décore et Bibi-la-Purée,
Choisir serait infâme.

Il faut être encor, malgré tout,
Un homme, — et qui sait vivre et qui mourra debout,
Et qui jusqu'à la fin aura gardé son âme.

CELUI QUI N'A PAS FAIT DE BASSESSES

Je veux mourir debout, être enterré debout
Dans un cercueil aussi muré que fut ma vie,
Mais qui se dressera vertical, et folie
Jusque dans la poussière où doit se coucher tout,

Sera debout, avec moi dans son cœur de chêne,
Afin de protester, jusqu'au milieu des morts,
Contre tous les vautrés avec toute ma haine.

Là, mes os fiers diront aux vers rampants et forts
Que j'ai, dans la ténèbre, ainsi que sur la terre,
Gardé mon attitude, hélas ! de solitaire.

L'ÉTRANGÈRE

Je ne veux pas être celui
Qui jette, sans compter, tous ses souvenirs au passant.
Je ne veux pas être celui
Qui, décrochant son cœur, tout entier le répand
Parmi les feux du jour et les vents de la nuit.

Mon cœur ne tomberait qu'en des lumières fausses
Et qui le fraperaient comme une injure.
Et mes chers souvenirs, qu'il garde en ma poitrine obscure,
Mes enterrés vivants, sitôt qu'ils auraient fui leur fosse,
Seraient soudain comme des morts dans la nature.

Mes souvenirs, si vifs en moi qui suis leur tombe,
Seraient comme des morts dès qu'ils en sortiraient.
Car, ô vulgaire vie, ô vulgaire ! ils ne trouveraient,
Mes souvenirs et mes amours ne trouveraient
En toi qu'une étrangère, et même tes colombes,
En les frôlant d'un coup d'aile, les briseraient...

Si fiers, si délicats, oh ! si craintifs de cette vie,
Si fragiles à caresser,
Qu'ils ne pourraient toucher même une oreille amie
Sans s'y blesser !

Il faut fermer la porte intérieure,
Il faut tenir sous clef ton enfance avec ses lueurs,
Avec ses chauds bourdonnements d'essaims lointains,
Avec les cendres de ton père et de ta mère,
Et les illusions, et tout ce qui fut éphémère,
Et qui fleurit encore au soleil caché dans ton sein.

Tes morts, ils sont, toujours vivante, ta jeunesse.
Pour ne pas ébranler leur cendre,
Ne parle d'eux qu'à toi, si bas que l'on ne puisse entendre.
Toi seul tu peux, mais bas, parler encore à ta jeunesse.

Ne lance pas ta cendre à l'Etrangère,
A son souffle qui vole en paroles légères
Sans cesse !
Tes souvenirs, tes morts y perdraient leur secrète vie,
Et toi, cherchant en vain leur âme enfuie,
Tu perdrais avec eux ta dernière jeunesse.

AU COEUR DU COEUR

Il est des arbres empreints de ciel,
Qui ne donnent leurs beaux fruits de miel
Que tard, très tard au fond des automnes.
Il est des aubes qu'on ne peut voir
Que dans les ombres calmes du soir,
Quand la dernière abeille bourdonne.

Il est d'étoilés rayonnements
Qui ne sortent du cœur qu'au moment
Où sous les pleurs que répand en feuilles
L'automne à travers le crépuscule,
Sa jeunesse profonde recule
Au cœur de lui-même et s'y recueille.

Oh ! dans ce cœur du cœur retranchée,
Tu n'en seras jamais arrachée,
Chère jeunesse dont la lumière
Monte du cœur aux yeux en rayons
Qu'elle mêle aux palpitations
Des étoiles aux flammes de pierre.

Flammes de pierre, ô flammes de l'ombre,
Graves et douces d'être si sombres,
Tristes et calmes d'être de pierre
Comme les tombes que l'on révère,
Comme l'Éternité dont les nombres
S'évoquent en ces myriadares,
Lointaines et célestes lumières !

LE SANGLOT DES SIRÈNES

I

Voici longtemps, longtemps, à l'aurore du temps,
Quand j'étais un petit enfant,
Ou bien même peut-être avant,
Quand je n'étais qu'un souffle, un vague instinct en peine,
J'entendis en des brumes d'or
Plus douces que la vie et plus profondes que la mort,
J'entendis près de moi sangloter les sirènes.
Vers elles je volai...

Et n'étant rien qu'un souffle encor,
J'ai dû flotter en sanglots à leurs lèvres,
Car il m'en reste un goût suprême dans mes fièvres.

Et depuis, je confonds les sanglots avec les baisers,
Ces sanglots qui, pris à leurs lèvres,
Me tiennent solitaire en l'ardente et pensive fièvre,
Et qui, voluptueux, me font mépriser les baisers,
Et trop ensorceleurs, me font, hélas ! tout mépriser.

Et je les garde en moi comme un trésor.
O trésor du poète, au cœur plein, mais aux mains si vides !
Pauvre trésor !

Mais pourquoi mon amour intime, immense, avide,
Entend-il à jamais les sirènes chanter
Des airs si pénétrants qu'ils semblent sangloter ?
Pourquoi dans leurs sanglots cet abîme de volupté ?

II

Volupté de mon rêve et de mes nostalgies,
Je n'ai pas à rougir de toi ;
Car tu ne fus jamais la mollesse avilie.
Tu versas ta fierté dans mon sang, — et toujours en moi
Le feu de tes langueurs allume un foyer d'énergie.

O ma Volupté, vierge aux ombres sirènes cueillie,
Tu m'as donné dans ce bas monde, ô mon amie,
Malgré la tâche ingrate et les cachots étroits,
Une autre vie, une ardente et superbe vie.

OPHÉLIE

Et plus loin, une vierge, et qui s'appelait Ophélie,
Était seule avec son amour.
Et les fleurs dans sa main devenaient fièvres et folie.
Ses soupirs ont chanté dans sa voix tout un jour.
Puis elle s'est noyée, et l'on ne l'a pas recueillie.
Mais moi j'ai retrouvé, j'ai mis dans mon sein sa folie,
Et depuis, toujours seul, mais divin comme la folie,
Mon cœur chante à jamais, car il connaît enfin l'amour.

LE CHANT NUPTIAL D'OPHÉLIE

Lorsque tu fus tombée en le fleuve suprême,
Le flot, qui palpait, d'abord ne te submergea pas.
Caressant, il te prit comme un amant qui t'aime
Et lève doucement ta blanche robe entre ses bras.

Et tu flottais parmi la soie épanouie,
Avec des fleurs dessus, les baisers de la mort dessous.
Et tu chantais le dernier chant de ta folie,
Si triste, mais hélas ! si nuptial qu'il nous rend fous —

Et qu'à jamais enfin les voluptés magiques
Pleureront l'heure où l'épithalame tragique
Descendit s'endormir en ton bouquet, au fond de l'eau,

L'heure unique où s'ouvrait, ainsi qu'une corolle,
Toute la vierge au vent qui, berçant son tombeau,
Garde un son de sa voix, mais vague a perdu les paroles.



Pauvre enfant qui portas la couronne du printemps rose
A la mort en chantant, croyant la porter à l'amour,
Ne frémis pas sous l'onde où tamisés plongent, reposent
Les rayons ondoyants du jour !

Ne frémis pas, mélodieuse sensitive,
Si vers ton blanc sommeil un poète incliné
Penche son front sur l'eau de ta tombe pensive !
O vierge, ce rêveur, c'est lui ton chant infortuné.

C'est lui ton dernier chant, où la mort et la vie
Se mêlèrent dans ton sourire et dans tes pleurs
Et, se fondant en sons ravissants dans ta mélodie,
Glissèrent avec toi, sous le grand ruisseau des douleurs,
Dans les évanouissements baignés de fleurs.

C'est lui, l'hymne de mort et l'épithalame de vie,
Ton chant surgi poète et baigné de tes fleurs.

Tout son corps est ton chant, ton chant qui vibre dans ses moëls
Et qui bat dans son cœur, et qui scintille dans ses sens,
Et qui s'est fait son rythme et son âme et, mouvant,
De verbe s'est fait chair, et reste un cri vers les étoiles,
Un feu qui brûle à ses lèvres en soupirant,
Comme un esprit trop pur, un tourment qui râle enivrant.

Amant qui te respire en des parfums de fleurs blessées,
C'est lui, ton chant...

C'est lui, ton chant perdu, craintive Fiancée,
Lui ton chant nuptial où pleuraient des baisers,
Lui qui te cherche sur les vagues balancées
Et se cherche lui-même en ta couronne dispersée,
En tes glaïeuls, tes romarins et tes pensées,
En les reflets des eaux où ta mort lente s'est bercée
A ce suprême chant dont les sanglots sont des baisers.

Les sons, les eaux, les fleurs conservent un peu de ta grâce.
Ton sourire est dans leur nuance fraîche et lasse,
Dans leur nuance la plus fluide, la plus fugace,
La plus vierge, et qui fuit, belle, insaisissable, et s'efface.

Mais une aurore va se lever dans le soir.

Et moi qui suis ton chant, moi le poète de l'espoir,
Il me semble qu'après le jour fané qui passe,
Je vais, fuyant enfin sa lumière terne et qui glace,
M'élançer et t'étreindre en ma grande aurore du soir.

LE BOUQUET NUPTIAL

Et la Vie est entrée, avec sa robe de soleil,
A descendu dans l'ombre, intime et douce, où mon cœur veille,
A frappé d'un bouquet, comme d'un baiser, à la porte.
Une voix basse a dit : Va-t'en, va-t'en si tu es morte ! —
Alors, elle a crié : Je suis la Vie ! —
Et tout bas, la voix dit encore :
— As-tu là, dans ta main, le bouquet perdu d'Ophélie ?
— J'ai dans mes mains les nouvelles fleurs de l'aurore,
Et j'ai l'aurore elle-même dans mes cheveux,
Et l'ivresse d'amour au double vase de mon sein
Qui vers ta bouche tend son gonflement délicieux,
Et dans ma robe de soleil j'ai des essaims

D'éclairs et de frissons qui, divins et légers,
Semblent l'effusion de ma chair en baisers.
Je suis la Vie et ses baisers. —

Et tout bas, la voix dit :

— Mais as-tu le bouquet nuptial d'Ophélie?

— Le bouquet d'Ophélie est mort au fond noir de l'eau morte.

Alors, la voix enclose au-dedans du cœur, la voix dit :

— Va-t'en donc! Va-t'en donc! Car c'est toi qui seule es la morte,

Car dans ta robe il est des rayons et des flammes,

Mais non ce que j'attends : une âme.

J'attends la vierge qui, sans frapper, sous la porte

Glissera son sourire, et son âme, et mon âme

Relevée et mêlée à la sienne, mon âme,

Et dans un pâle éclat, subtil et nuancé,

Le bouquet nuptial qui seul peut fiancer

Une rose nouvelle au rêve en fleurs de mon passé,

Au rêve en fleurs tombé sous l'eau morte au reflet glacé.

Toi, puisque tu n'as pas mon âme,

Et puisque tu n'as pas le bouquet perdu d'Ophélie,

Qui serait du sourire, et de l'amour et de la vie,

Va, tu n'es pas la Vie!

Va-t'en avec ta robe de soleil !

Va-t'en de l'ombre intime et douce où le cœur veille !

J'attends la vierge au bouquet nuancé

Qui seul peut désormais unir et fiancer

La Rose fraîche éclore au Rêve en fleurs de mon passé.

LA VRAIE BEAUTÉ

O Vie éclatante, ô Beauté,
Plus belle que les lys dans les matins d'été,
Offerte à tous les yeux dans la lumière et dans la joie,
O visage de la Beauté,
Hélas! ma vierge et farouche fierté
Ne veut pas... ne veut pas se contenter de toi.

La beauté qu'elle veut, c'est la déesse intérieure
Qui vit d'ombre et jamais ne s'est livrée aux yeux vulgaires.
La reine sans visage et qui n'est que le cœur d'un cœur,
D'un cœur qui, pour jeter de miraculeuses lumières,
Jeune, entrera se fondre avec le mien, quand viendra l'heure...
Fusion d'amour pur, et d'orgueil tendre et de prière !

La beauté ne sera l'être suprême qu'invisible,
Comme ces paradis qui chantent tout bas dans les bibles,
Edens, menteurs divins, perdus et morts, — et renaissants,
Et dont va germer, luire, éclore la rose indicible
Dans le cœur de mon cœur, muet, sauvage et caressant.

SOUS LE MANTEAU BLANC

D'autres ont apporté les beaux matins d'aurore,
Les Oriens dont les essors
Sont des astres fondant en gloire,
Et Midi, fauve Argus qui, songeant sa lumière,
Ebloui, parfois dort de tous ses yeux ouverts.
Moi, sous mon manteau blanc, comme sous un suaïre,
J'apporte l'Aurore du soir.

En moi j'ai le soir, tombe ardente d'un soleil,
Le soir aux changeantes couleurs,
Qui demande tout bas si l'on va naître ou si l'on meurt,
Et quels soupirs sonnent dans l'heure,
Et quels dieux, morts depuis longtemps, en nous s'éveillent
Et sanglotent sous leur suaïre et s'émerveillent

En respirant le ciel, plein d'au-delà, du grand soir clair, —
S'émerveillent, tout en pleurant sous le suaire
Palpitant qu'est ma chair.

Je ne sais pas au juste quelle est l'heure,
Car je n'ai pas vécu durant le jour ;
Ou bien si j'ai vécu, c'est dans un grand cauchemar lourd,
Sous le joug et sous l'ombre, enseveli dans la torpeur,
Dans la tâche sans âme et dans l'exil sans cœur.
Et j'appelais de tous mes vœux l'aurore,
Mais je n'ai pu monter jusqu'à l'air vivant que ce soir.
Et je ne sais si l'heure est vieille ou jeune encore
Qui peut-être, en coulant de la lune qui vient d'éclorre,
Va mêler sur mon front des reflets blancs aux cheveux noirs.

Mais dans mon sang qui bat, jeune sous les couchants austères
J'apporte celle qu'il couve, ma solitaire
Aurore — et le soir doux, profond, immense et fier.

INVOCATION

Avant que les oiseaux n'aient endormi toutes leurs ailes,
Aurore, lève-toi sur elles !

Dans les ombres du soir, Aurore, lève-toi sur nous !
Sois comme un cœur qui fond lentement dans le ciel
Et subtil se diffuse en rayons de sang et de miel,
Perçants et doux !

Et que ce soit de l'ombre encore et de la flamme,
Comme sont les ardeurs pensive !
Et de leur union qu'il sorte à flots des sensitives,
Partout, dans les cités, sur les hauteurs et dans les âmes,
Et dans les sources vives !

Afin qu'un homme un jour peut-être,
Sentant sous ces clartés d'un cœur en sa chair naître
Un nouveau cœur,
Et, sentant vivre en lui les sensitives de lumière
Comme une éclosion de grands rythmes dardés en fleurs,

Afin, sentant cela, qu'au-dessus de l'humaine ornière
Il s'ouvre, un peu moins brute, à la splendide conscience
Du beau, du vrai, du juste et de tous les éveils sacrés,
Et soit le champ qu'en leur hymen pâle et doré
Et l'aurore et le soir confondus ensemencent.

Tandis que moi, qui n'ai jamais pleuré
Dans mes jours les plus torturés,
A présent dans mon soir et mon aurore qui se charment,
Content du bien craintif qu'ils feront en rayons tremblants,
Je mettrai sur mes yeux, pour cacher mes premières larmes,
Mon manteau blanc.

LES TRANSFIGURATEURS

Ah ! la terre est, ce soir, caduque et triste, et lasse
Comme un travail morne et si vain !
Mais nous serons plusieurs qui nous prendrons les mains
Et les enlacerons, tel un bouquet de fleurs vivaces.

Nous les déshérités, nous passerons comme une ivresse
Sur ces tas d'ennuyés, fatigués même du bonheur.
Et nous redonnerons au soleil sa jeunesse,
Qu'il perdit dans ce monde alourdi de vieillesse
Et tout terni de pluie en pleurs.

Et nous mettrons au fond des roses nos sourires,
Pour qu'elles soient encor la fraîcheur et la vie,
Bien qu'elles aient été les saignantes martyres
Des animaux qui sous leurs pieds les ont meurtries.

Et notre âge, qu'importe !
Les poètes n'en ont pas plus que le ciel bleu.
Quand nous avons frappé, l'on n'ouvrit pas les portes.
Quand nous avons crié, la terre resta sourde et morte.
Et notre âme eut pour âge et pour seul refuge les cieux.

Et nous en rapportons la flamme radieuse
Pour animer le Cœur, qui dort caché dans la nature,
Et le faire éclatant, nouveau comme une enfance heureuse,
Qui chante que la vie est la bonne aventure.

Loin des vulgarités, des basses politiques,
Malgré les doigts crochus, et les laideurs et les boutiques,
La nature, à son tour, enfin nous sourira,
A nous qui nous tiendrons les mains,
A toi qui si longtemps fus seul sur le chemin,
A toi qui dans l'exil fus l'esclave des chiens,
La nature nous sourira,
Et se donnera toute à nous qui n'avons rien,
Et, plus belle, aimera, miraculeuse, et chantera,
Parce que nous serons sa ferveur, sa candeur,
Et, même au noir du deuil, ses Transfigurateurs.

L'AVEUGLE DES PARADIS

Ophélie, ô ma vierge Ophélie,
Dans ton bouquet de mort il était une rose,
Une rose au milieu des soucis,
La rose blanche des paradis
Perdus au fond de ta douce folie.

Et seule de tes fleurs, vivante et fraîche en tes mains closes,
Tu la gardes toujours, sous l'eau bleue au nocturne lit.

Oh ! viens la donner au poète
Qui d'elle encore est digne, au poète brûlant et sage !

Et si tu n'oses pas quand le jour est sur le rivage,
Viens comme un souffle dans l'ombre qui s'inquiète !
Au poète d'amour, pensif, brûlant et sage,
Viens quand ses cils trop lourds se sont étendus sur ses yeux,
Comme un voile où s'éteint, mais rêve la clarté des cieux !
Si la mort a pris ton visage,
Qu'il te cache, ce voile où sans voir t'adorent mes yeux !

Si la mort a pris ton visage,
Pique à mes yeux la rose, afin qu'ils ne se rouvrent plus !
Puis, mets-la sur mon cœur, la fleur des paradis perdus !
Plonge ses dents d'épine en ce cœur fier, brûlant et sage !
Et je m'éveillerai, je chanterai sur le rivage,
Je sentirai mon sang baigner la fleur sainte et sauvage,
J'irai, ne voyant plus qu'avec mon cœur, ne voyant plus
Rien que les paradis enivrants — et perdus.

DANS LE PARADIS PERDU

Comment donc suis-je entré dans ce paradis triste et rose,
Plein de parfums et de sèves au vent,
Et plein de jeune grâce et de lueurs mi-closes,
Et plein d'oiseaux blessés, qui très doux chantent en mourant ?

De longues et perçantes flèches
Sont dans leurs petits cœurs, d'où parmi le coucher du jour
Tombent, tièdes rubis, dans les feuilles vertes et fraîches,
Lentement, des gouttes d'amour.

Leur voix semble, dans l'air, l'ardent adieu du soleil, songe
Là-bas saisi par l'horizon,
Et qui dans le sommeil nocturne déjà plonge,
Mais baigne encor le soir, ma chair et mon âme, où s'allonge
L'ombre qui, pour dormir, descend des arbres au gazon.

Et dans cette ombre où sont des frissons d'or, moi-même
Je m'étends sous un arbre où les oiseaux chantent toujours,
Chantent, en expirant dans le soir, ce doux chant que j'aime,
Qui, rose et pâle, en moi s'éparpille en notes d'amour.

Il tombe et coule en moi, lentement, des gouttes d'amour.



Ces oiseaux que jamais les hommes n'avaient entendus
Et qui chantent encor
Quand le soleil depuis longtemps n'est plus,
Ces oiseaux sans doute sont morts,

Morts dans les feuilles, dans la nuit
Où court le souffle d'un invisible au-delà,
Morts ainsi que l'espoir, qui blessé, saignant, s'est enfui
Quand tout mon être l'appela.

Les oiseaux et l'espoir, morts, invisibles dans la nuit,
Chantent, hélas ! un doux et si funèbre alleluia !...

Moi qui fus mort comme eux, mort d'un cœur sans espoir et lourd
Pourtant je chante aussi, parmi ce paradis perdu,
Des chants qui battent des ailes et crient l'amour,
Des chants de volupté qu'on n'avait jamais entendus.

En moi, même la mort se dissout en rêves d'amour.



Les espoirs morts, les oiseaux morts, les anges morts,
Chantent l'alleluia...

« Heureux ceux-là qui sont tendres et forts,
Et qui respirent le bouquet d'Ophélia
Au paradis perdu d'extase et d'amour, et de mort !

« Alleluia !... Heureux les altérés de poésie,
Qui marchent dans le sable ardent,
Et dont la soif de vie,
Hélas ! n'a rien trouvé que la citerne du Néant !

« Heureux ceux qui sont purs, qui brisés dans leur espérance
Sont tombés de douleur, comme les Christs eux-mêmes tombent
Et dont le cœur encor, pour de sublimes renaissances,
Bat dans la tombe !

« Les seuls vivants sont ceux qu'on cloua sur les croix,
Et qui succombent puis ressuscitent dans les cercueils,
Et, pleins d'un paradis auquel ils ne croient pas,
Le nourrissent pourtant de leur sang et de leur orgueil.

« Les seuls vivants sont ceux qui de leurs cendres se redressent
Et savent marier le Néant et l'Ivresse.
Les seuls vivants sont ceux dont le rêve aux tristes rayons
Garde les paradis, ainsi qu'une promesse,
Les grands paradis morts, où les cœurs que le monde blesse,
Crucifiés, tués, dès ce bas monde renaîtront. »



Les oiseaux morts, les anges morts et mon cœur mort
Chantent l'alleluia...

NOTES

—

NOTE I

Ariel, je ne suis pas toi.

Page 11.

Aux personnes qui voudraient bien s'intéresser à la pensée du poète, on n'aura pas l'impertinence d'expliquer ce que sont Ariel, Caliban et Prospero, auxquels un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain a donné la vie.

On ne croit pas utile non plus d'examiner si les vers de ce recueil doivent être regardés comme des vers libres ou des vers réguliers.

Ils sont réguliers, en ce sens qu'ils respectent scrupuleusement la mesure syllabique, la valeur des muettes, toutes les règles fondamentales de la prosodie et de la langue françaises.

Ils sont libres, par le mépris des règles étroites et artificielles, comme celles qui exigent que la césure soit toujours au milieu et qui interdisent une liberté nécessaire dans le choix des rimes.

Au point de vue des mètres employés, ils sont libres comme les vers de La Fontaine et de Verlaine. Ils obéissent au rythme naturel de la pensée, et non aux conventions de telle rhétorique.

Nous avons, dans la préface, donné notre formule : Discipline à la base, liberté au sommet.

On aura remarqué dans ce livre une prédilection pour le vers de quatorze syllabes, vers plein de force, à peine apprécié jusqu'ici, et qui nous paraît capable d'apporter à un poème des ressources nouvelles. Trop monotone et un peu trop lourd pour être employé seul, il forme un majestueux appui à des vers moins longs, et il est, à la fin d'une période, comme un large piédestal, où la poésie peut se dresser en grandeur et en sérénité.

NOTE II

LES TRANSMIGRATEURS

Page 179.

Quand il parut dans la *Phalange* (20 août 1909) ce poème était dédié à Jean Royère. Depuis, l'abus des dédicaces, cet abus trop

facile où s'étaient si souvent la sottise et la flatterie intéressée, a achevé de banaliser une coutume qui aurait dû rester le monopole de l'amitié sincère.

Décidé à s'abstenir désormais de toute dédicace, l'auteur de *l'Aurore du Soir* tient cependant à rappeler celle-ci.

TABLE

TABLE

—

PRÉFACE.	5
<i>Ariel, je ne suis pas toi</i>	11

ARIEL ESCLAVE

ARIEL SOUS CALIBAN	15
ROSEAUX SENSITIFS.	17
ARIEL ESCLAVE	19
UNE VOIX DIT	21
LA JEUNESSE LOURDE	22
LES LARMES LOURDES.	23
L'AURORÉ UNIVERSELLE EN TOI	24
UNE VOIX CRIE.	26
LA CUIRASSE	29

BÉNÉDICTION.	31
VIRGINITÉ	33

ARIEL SE PARLE

L'AGE D'ARIEL.	37
O LIBERTÉ !	39
L'AMOUR MORT.	40
LA TEMPÊTE.	45
L'ÉCHO BRISÉ	46
POURTANT !	47
LA PRIÈRE DANS LES TÉNÈBRES.	48
FERVEUR.	50

L'OMBRE DES COUPLES

MA JEUNESSE	55
ARIEL ET LA VIE	58
LES DEUX PRINTEMPS.	60
LE CHANT DES CYGNES MORTS	64
POURSUITE VAINÉ	67
MUSIQUE ET DANSE.	69
UNE ERREUR DE LA NATURE	71
LE CŒUR ET LES LÈVRES	72
L'AMOUR ET LA DOULEUR	74

LE PRINTEMPS ET L'AUTOMNE	76
L'ANE ET LA FÉE	78
LE SILENCE ET LA VOIX	79
LES NUAGES REFLÉTÉS DANS LES EAUX.	81
FLEUR ET FRUIT	83
LES DEUX AILES	84
LES YEUX	85
LES LÈVRES.	87
LES SEINS	89
LES BRAS	91
LES JAMBES	93
LES REINES VOILÉES	95
L'ÉPOUSE FIÈRE.	96
LA MORT DE L'AMANTE	98
CE N'ÉTAIENT QUE DES OMBRES	102

LES AILES DE LA NUIT D'AMOUR

LES DIVINES CAPTIVES.	105
NOMBRE	107
VOLUPTÉ	108
BAISER	109
LES AILES DE L'OISEAU BLEU	111
LES AILES DES YEUX	112
SOMMEIL	114
LE VISAGE DU BONHEUR	115
LES RAYONS.	117

EURYTHMIE	118
LA SOURCE	119
LE CIEL D'AMOUR	120
L'ORAGE D'AMOUR	121
LES AILES DU BAISER.	122
MYRIADES D'AILES	123
MYSTÈRE.	125
LES AILES DE L'INFINI.	126
SOLITUDE.	128
LES DEUX VISAGES.	130
MATIN	132

AU CŒUR DU CŒUR

EN MARGE D'UN RECUEIL	137
MON OMBRE.	139
L'APPEL DE LA VIE	144
LE CŒUR, LANTERNE SOURDE.	146
NÉANT	148
SI JE TROUVAIS...	151
LE VERBE DE CENDRE.	152
DÉSIR.	153
A UN ARTISTE	155
Celui qui n'a pas fait de bassesses	156
L'ÉTRANGÈRE	157
AU CŒUR DU CŒUR	160
LE SANGLOT DES SIRÈNES.	162

OPHÉLIE.	165
LE CHANT NUPTIAL D'OPHÉLIE	166
LE BOUQUET NUPTIAL	170
LA VRAIE BEAUTÉ	173
SOUS LE MANTEAU BLANC	175
INVOCATION	177
LES TRANSMURATEURS	179
L'AVEUGLE DES PARADIS	181
DANS LE PARADIS PERDU	183
NOTES.	187

ACHEVÉ D'IMPRIMER

Le dix février mil neuf cent douze

PAR

BUSSIÈRE

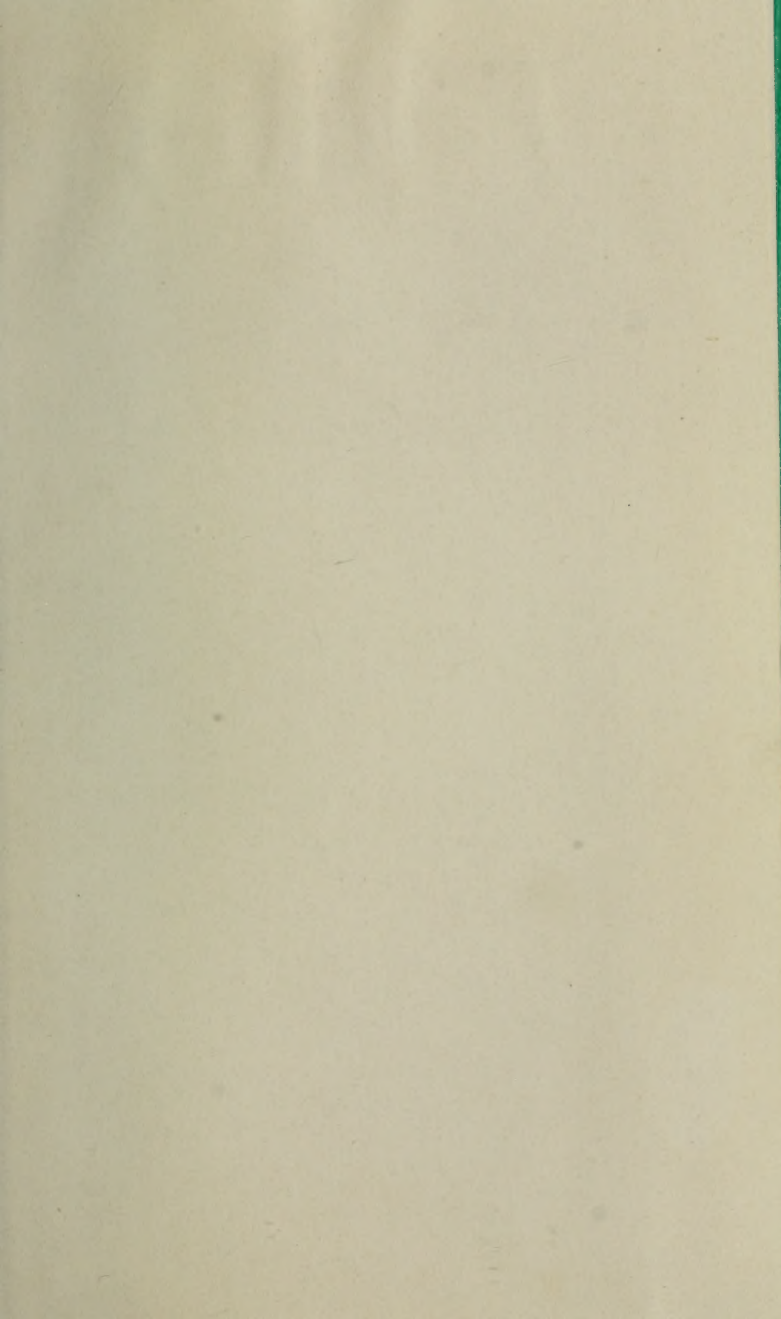
A SAINT-AMAND (CHER)

pour le

MERCURE

DE

FRANCE



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of O
Date Due



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	02	10	10	14	08	3